

---

**SOMMAIRE**

---

<b>Avant-Propos</b>	Raymond Césaire	2
<b>Nous dialoguons avec ...</b>		
Actualité de Senghor	Jean René Bourrel	3
<b>Réflexions sur le temps passé et présent</b>		
Le viol de Clio	Serge Jacquemond	6
La Syrie revisitée	Christian Graeff	10
Retour en haute région tonkinoise à 82 ans d'intervalle	Philippe Grandjean	14
Seize hectares français en Atlantique Sud	Serge Jacquemond	18
<b>Vu, lu, entendu</b>		
<b>entendu à la radio et</b>		
<b>Vu à la télévision :</b>	Abdou Diouf	20
<b>Vu au cinéma :</b>	Sisters in law	23
<b>Lu dans la presse</b>	La revue Hérodote	24
<b>Lu chez le libraire</b>	Indochine, l'envoûtement, de Jean de la Gériivière	25
	La fracture coloniale, par un collectif	26
	Jamais je n'ai cessé d'apprendre l'Afrique, de Jean Audibert	27
	Fier d'être Français, de Max Gallo	28
	France-Indochine. Au cœur d'une rencontre, 1620-1820 de Jean Le Pichon	29
<b>Rencontres</b>	Visite au général Philippe Roisin	30
<b>La vie d'Arom</b>		
Activités de l'association		31
Les amis d'AROM		32
Les anciens du Lycée Van Vollenhoven	Roland Priam	35



*Le petit livre de Max Gallo, " Fier d'être Français ", dont il ne faut pas manquer la lecture, confirme non seulement la qualité de style étourdissante de son auteur, mais surtout son riche tempérament. Il faut, de temps en temps, face à tous les " Diafoirus et folliculaires " de la repentance, les psycho, ethno, socio et autres savants en sciences sociales, qui veulent entraîner la France dans une sorte de thérapie de groupe, savoir " pousser un coup de gueule " pour reconnaître objectivement ce qui a été fait, soutenir ce qui marche et ceux qui " bossent ". La dictature des médias et leur mise en tutelle des politiques, la mise en scène permanente de minorités agissantes et agressives face à une majorité de gens sérieux et travailleurs qui ne demandent qu'à s'entendre avec leurs voisins de palier ou lointains, est devenue insupportable. Ce que clame Max Gallo haut et fort à propos de la France, on peut l'étendre à ce qu'on appelait autrefois l'Empire, qui est aujourd'hui plus que jamais, comme le pressentait Senghor dont on évoquera souvent le souvenir dans ce bulletin, l'Avenir.*

*La France a une histoire qui remonte non pas à la nuit des temps mais à plus d'un millénaire. Elle a été conquise, battue, humiliée, mais aussi victorieuse et dans le monde, porteuse de valeurs, de culture et de lois. Son histoire et sa position géostratégique, le courage et l'ingéniosité de ses habitants en ont fait une puissance qui ne ressemble à aucune autre ( voir la revue Hérodote). Elle reste encore présente sur tous les continents et doit tirer avantage de ce métissage de races et de cultures qui ont fait la force de son Empire. La francophonie, héritière de ces valeurs n'empêche pas l'amarrage à l'Europe, mais elle l'enrichit. Puissance moyenne par sa taille et sa population, la France est grande par son rayonnement et nous savons que nos compatriotes de l'outre-mer comme nous-mêmes, le ressentons intimement lorsque nous vivons ou voyageons à l'étranger.*

*Cette position bien spécifique de la France dans le monde, qui n'a rien à voir avec celle d'autres pays ou d'autres empires, est aussi une chance qu'il faut savoir saisir. Bougeons et entreprenons, non seulement à partir de nos côtes, mais de nos multiples communautés réparties dans le monde, comme le faisaient nos anciens. Du boulanger à l'ingénieur et si les bergers sont devenus éleveurs, nous avons investi l'ouest des Etats-Unis. L'Australie, le Canada, Haïti et le continent sud américain s'offrent à nos investissements et à nos échanges. Le bassin méditerranéen, l'Afrique et l'Asie ne demandent qu'à retrouver une France non pas conquérante, mais qui les entraîne dans la voie d'une mondialisation " régulée " comme le dit si bien Abdou Diouf. Et l'Europe me direz-vous ? L'Europe ne sera jamais si forte que si elle peut compter sur cette influence faite de raison, de morale et d'équilibre que la France garde dans le monde.*

**Raymond Césaire**

## Actualité de Senghor

*par Jean-René Bourrel*

*AROM, soucieuse de rendre hommage à celui qui a été pour beaucoup de ses membres un Maître, un collègue et toujours un ami, a demandé à Jean-René Bourrel, qui travailla au Sénégal du temps du président Senghor et prépare la première édition critique de son Œuvre poétique, l'autorisation de reproduire un texte tout récent qu'il lui a consacré et qui rejoint un débat qui s'est déroulé le 17 mars au Salon du livre sur l'actualité de Senghor. (Le texte est extrait du "Portrait" donné dans le livret d'accompagnement du CD réalisé par l'INA : "L.S. Senghor par lui-même". Collection "Mémoire vive". Nous remercions l'INA de nous avoir autorisé à le reprendre).*



La vie de Léopold Sédar Senghor, personnage hors du commun, égale son destin. Quelle trajectoire en effet que celle de ce "petit Sérère tout noir et têtù" !

Né à Joal dans le Sine Saloum d'un père polygame qui a donné naissance à trente deux enfants, il fut élevé par sa mère dans le village de Djilôr. "Années transparentes" qui lui laisseront à jamais la nostalgie du "Royaume d'enfance" : nostalgie de la tendresse de sa mère et de sa nourrice mais surtout de la vie à

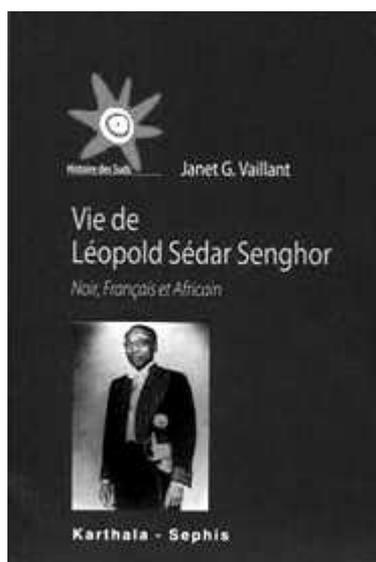
la campagne avec les jeunes paysans de son âge, rythmée par les travaux des champs et le respect des traditions animistes. Ses poèmes, notamment dans Chants d'ombre (1945) et Nocturnes (1961) rappelleront ce paradis tropical.

Scolarisé dès sept ans par son père, Senghor va connaître le double choc de l'arrachement à l'affection maternelle et de l'entrée à "l'Ecole des Blancs", d'abord à Joal puis chez les Pères spiritains de Ngasobil et enfin au collège laïc à Dakar. Au delà de la déchirure de l'adolescent qu'il décrira plus tard dans ses Lettres d'hivernage (1973), il découvre à l'Ecole de la République, à l'âge des premières émotions d'adolescent, la richesse de la langue française et l'esprit de méthode de "la francité".

Mais, en même temps, dans ce monde colonial, il se sent profondément attaché à ses racines et aux valeurs africaines.

C'est en 1928 à Paris, en plein bouillonnement intellectuel et artistique autour de la musique, de l'ethnologie (Frobenius), de Joséphine Baker et de l'art africain que "le mot-concept" de "négritude" voit le jour entre le Martiniquais Césaire, le Guyanais Damas et le Sénégalais Senghor. Dans ces années, ardentes également en politique avec le Front Populaire, Senghor sera le premier Africain agrégé de grammaire. Nommé professeur à Tours, militant socialiste, il sera le représentant par excellence de l'élite des jeunes colonisés. Mais d'emblée il refuse l'assimilation et perçoit la nécessité de faire évoluer le régime colonial vers une plus grande autonomie.

Mobilisé dans l'infanterie coloniale, fait prisonnier en juin 1940, il retrouve, dans la fraternité des ses compagnons d'armes, ses racines africaines. Libéré en 1942 pour des raisons de santé, il célèbre le sacrifice des Tirailleurs sénégalais dans Hosties noires (1948). Conscient d'un "esprit de culture" propre à l'Afrique, Senghor parachève sa réflexion en lisant les œuvres des grands africanistes : Maurice Delafosse, Paul Rivet et Robert Delavignette avec lesquels il partage la conviction du métissage de toutes les grandes civilisations, et surtout Léo Frobenius dont les ouvrages parus en français confortent sa conviction de l'irréductible originalité des cultures noires.



1945 marque la double naissance, symbolique du moins, de Senghor à la poésie et à la politique. Il publie en effet son premier recueil *Chants d'ombre* et, selon son expression, " tombe dans la vie politique ". Elu député socialiste du Sénégal en 1945, il participe à l'élaboration de la Constitution de 1946, fonde son propre parti en 1948 et, à la lecture de Teilhard de Chardin, réalise une synthèse tout personnelle entre le matérialisme historique de Marx



*A l'Elysée avec le Général de Gaulle, le 20 juillet 1966*

et une conception spiritualiste de l'aventure humaine qui fait de lui, définitivement, " un socialiste croyant ". Instruit dans le sérail politique de la Quatrième République, il en connaît les détours : il devient Secrétaire d'Etat en 1955 dans le gouvernement d'Edgar Faure, s'oppose à la loi Defferre de 1956 au motif qu'elle entraînera une " balkanisation " de l'Afrique, remplit enfin, en 1958, les fonctions de Ministre conseiller auprès du Général de Gaulle dont son " plus-que-frère " Georges Pompidou est devenu le Directeur de Cabinet. Favorable à l'indépendance du Sénégal dans le cadre de la Communauté, il échouera dans la tentative de constituer une Fédération avec le Mali, ce qui ne l'empêchera pas d'être élu dans la liesse Président de la République du Sénégal le 5 septembre 1960.

Homme d'Etat, Senghor conçoit son action moins dans le cadre d'une idéologie - même s'il :cherche à africaniser le modèle occidental du socialisme réformiste - qu'au service de la culture, celle-ci étant conçue comme l'incarnation de l'Esprit dans l'histoire. Il veut créer " l'homo senegalensis " dont rêve en lui le poète et faire de son pays, enfin

libre, une " Grèce noire ". Non seulement il donne priorité à l'éducation et à la culture, légifère sur le foncier, promulgue un code de la famille favorisant la femme, soutient la décentralisation, réforme l'économie et, sur le plan international, prône encore et toujours l'unité africaine et le dialogue entre les blocs adversaires mais entend également traduire en actes ses conceptions de négritude et de " civilisation panhumaine ". C'est ainsi qu'en organisant, en 1966, le premier Festival mondial des Arts Nègres, il fait de Dakar le rendez-vous planétaire du " donner et du recevoir " et du Sénégal le pays de la fraternité humaine. De même, en s'engageant résolument en faveur d'une francophonie multilatérale et solidaire, soigneusement structurée pour être efficace, il entend instaurer " *une fraternité dans le respect mutuel et le dialogue des cultures* ".

En fait, le mot composé de " poète-président ", que l'on ne cessera par la suite d'accoler à son nom, unifie deux sémantiques dans une même vision et dans un même projet : réaliser ici bas la Cité idéale. Senghor n'est pas un politique qui fait de la poésie, mais un chef d'Etat, " ambassadeur de son peuple noir et de son peuple paysan ", dont les ambitions, les attentes et les exigences sont celles d'un poète : d'un homme qui veut soumettre le désordre du monde à l'ordre de ses rêves et de ses passions.

Converger vers l'Universel..!

" *Mes poèmes, c'est là l'essentiel* ", a-t-il souvent répété. Son départ volontaire et exemplaire de la Présidence de la République du Sénégal, le 1er janvier 1981, suffit à établir que, pour lui, la vraie vie est ailleurs que dans l'exercice du pouvoir et " la splendeur des honneurs ". Sa politique reste âprement discutée : ambitieuse dans les projets culturels, timorée dans les choix économiques, trop inféodée surtout à l'ancienne métropole pour certains, elle fait tout de même l'objet aujourd'hui d'analyses moins passionnées qui rendent finalement hommage à la création d'un Etat indépendant, libre et démocratique, dont les valeurs fondatrices et le fonctionnement ont assuré le crédit sur la scène internationale.

Il reste qu'aux yeux de Senghor, si cette œuvre de fondation n'est pas négligeable, elle est secondaire par rapport à la mission plus haute et plus exigeante qui est celle de l'homme de culture. Le poète prime, à ses yeux, sur le politique : " *Je ne suis pas le Conducteur . Jamais tracé sillon ni dogme comme le Fondateur (...). Je dis bien : je suis le Dyâli* " (poète inspiré chez les Mandingues). Il appartient à celui-ci de créer une œuvre de beauté qui, puisée aux sources du génie négro-africain, soit nourritu-



re spirituelle pour les Noirs et en même temps apport original et nouveau au patrimoine mondial des arts. Enrichissement spirituel donc, mais également espérance car Senghor, comme Césaire, se situe dans la tradition du poète prophète, annonciateur de l'avènement prochain de la Cité idéale.

Liée à une génération qui revendiquait le droit à la différence face au colonisateur assimilationniste, donc contempteur des cultures originales et identitaires, la négritude semble trouver une postérité dans "l'africanité", ce concept valorisant l'originalité et la dignité des Négro-Africains alors même que les retards du développement économique et les effets de la mondialisation brouillent repères et valeurs.

Senghor n'a eu de cesse de préconiser un dialogue des cultures qui permet de fonder une communauté mondiale de paix et de fraternité. Cet humanisme généreux peut sembler utopique, il propose cependant une affirmation de soi dans sa culture originelle, et dans le même temps une ouverture à l'autre, qui sont plus que jamais nécessaires dans nos sociétés menacées par le communautarisme et l'exclusion. L'adoption récente par l'UNESCO à une très large majorité de la Convention sur la diversité culturelle

s'inscrit dans l'héritage senghorien : les pensées visionnaires du poète prennent aujourd'hui la forme de nos espoirs.

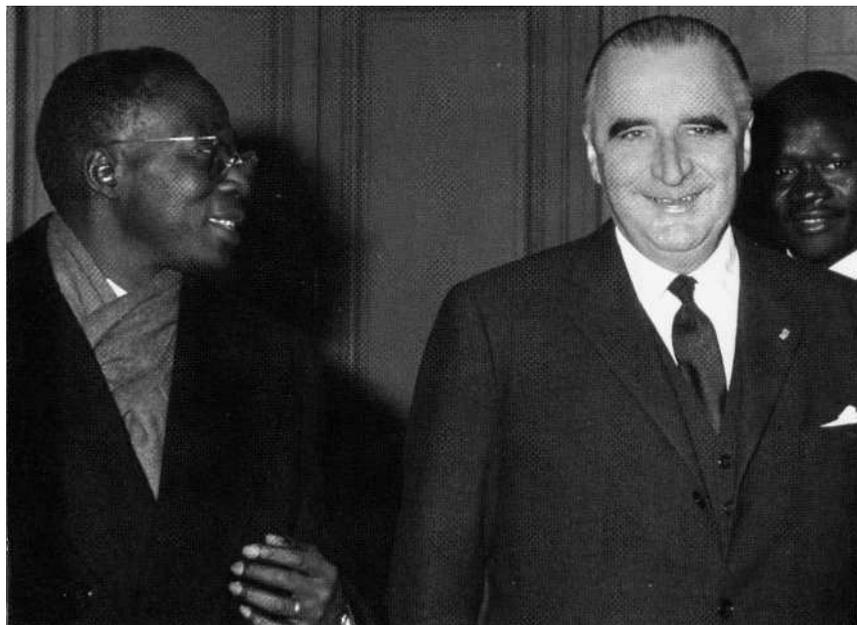
Il en est de même pour la francophonie. Senghor, on le sait, s'employa activement pour que crée et se développe, en une communauté solidaire et active, l'ensemble des pays ayant le français en partage. Par dilection et amour sensuel pour la beauté de la langue et surtout parce que celle-ci est culture. Véhiculaire de la francité, elle porte également en elle, celles de la République française, fondamentales aux peuples, et fécondantes des combats senghoriens : la liberté, indispensable à "l'épanouissement de l'individu en personne" ; l'égalité des races et des cultures, condition de la "civilisation panhumaine" ; la fraternité qui reste toujours à consolider pour réunir hommes et femmes dans la même aventure et dans le même destin.

Ainsi la francophonie se doit-elle d'être, pour Senghor, "le modèle et le moteur de la civilisation de l'Universel".

Sensible à l'accélération et à la globalisation des échanges et des données dans le monde moderne, au soir de sa vie, Senghor appelle de ses vœux avec passion l'émergence d'un monde uni dans ses différentes cultures et

riche précisément de celles-ci. Il n'aura eu de cesse d'affirmer, à la suite de Teilhard de Chardin, que "pour se développer, les civilisations doivent se respecter, s'enrichir de leurs différences pour converger vers l'Universel" et que c'est ainsi que se réalisera enfin "l'humanisme intégral".

"Converger vers l'universel"... En nous rappelant qu'il n'est de salut pour l'homme que dans la fraternité, qui ne voit que le message de Senghor est un viatique pour les temps à venir ?■



A Matignon, avec Georges Pompidou le 24 novembre 1964

## Le viol de Clio

par Serge Jacquemond

### Tumultes en eaux troubles

**Clio**, la sage et chaste muse de l'Histoire, à eu très chaud cet hiver !... Alors que chacun sait qu'une seule tribu est habilitée à lui rendre hommage, celle des historiens patentés ou apparentés, ne voila-t-il pas que de simples élus du " peuple souverain " se réunissent en leur temple le 23 février 2005 pour décider de ce qu'elle doit dire, la déesse !... Et ce n'est pas la première fois : Déjà ces prétentieux avaient porté un jugement définitif, de valeur historique, sur l'esclavage des noirs d'Afrique puis sur le massacre des Arméniens, bien au-delà des frontières nationales ! Les termes de "crimes contre l'humanité" et de génocides avaient ainsi pris une valeur législative. Mais cette fois le viol était d'autant plus inacceptable qu'il portait sur une période charnière, mais encore récente, de l'histoire nationale : celle de la colonisation. Comble de l'horreur? la loi (votée dans l'indifférence totale) déclarait que " *les programmes scolaires reconnaissent le rôle positif de la présence française outre mer !...* "

En fin d'année passée, politiques et politiciens, universitaires et journalistes, historiens, chercheurs, professeurs et de très lointains descendants d'esclaves, nantis ou démunis, se mobilisent dans un vaste débat où l'on trouve de tout et son contraire : Amalgame abusif et bonne foi abusée, insulte virulente et indignation légitime, manœuvres politiques, appels aux tribunaux. Les négriers de Nantes du XVIII<sup>e</sup> Siècle et Béhanzin à Ouidah, le duc d'Aumale et Abd-el-kader, Jules Ferry et Brazza, en remontant d'Ibn Khaldoun jusqu'à Bouteflika, sont appelés tour à tour à témoigner au "Tribunal de l'histoire" (Pauvre Clio !...)

Le "microcosme parisien" de Raymond Barre, attisé en novembre par les incendies des banlieues toutes proches commence vraiment à s'embraser !

On n'ose plus fêter la victoire Française d'Austerlitz parce que son vainqueur, deux ans plus tôt, avait aboli l'abolition de la traite par la Convention ; le ministre de l'intérieur renonce à visiter un département d'Outre Mer parce que l'ancien député du crû ne veut pas le recevoir ; un historien de talent est traîné devant les tribunaux pour ne pas penser correctement (il a écrit que la traite orientale a fait davantage de victimes que l'occidentale !...)

Et certains d'évoquer le débat sur le sexe des anges auquel se livraient les Byzantins pendant que l'ennemi campait sous leurs murs !....

### Les gens d'AROM dans le débat

Comme on le pense, AROM n'est pas restée insensible à toutes ces polémiques concernant l'Histoire et la décolonisation. Le bulletin n°7 de novembre 2005 en parlait déjà. L'assemblée Générale du 23 janvier 2006 en a débattu à partir d'une note du Président Césaire (Raymond, pas Aimé), rappelant le problème des historiens, le devoir de

mémoire des témoins ainsi que les aspects politiques et médiatiques du débat.

Sans plus attendre un certain nombre de membres d'AROM avaient réagi à titre personnel par des lettres ou interventions directes, communiquées à l'association :

Dès le 17 décembre **Martine Cuttier**, l'universitaire, diffusait une lettre de 2 pages réagissant à la



# REFLEXION SUR LE TEMPS PASSE ET PRESENT

grande enquête sur la Question Noire publiée par le "Monde 2".

" L'article évoque la répulsion de nombreux historiens à entrer dans le jeu malsain de l'affrontement des mémoires, mais il donne longuement la parole à des " témoins engagés ". Comment concilier l'affirmation de Françoise Vergès selon laquelle la mémoire de l'esclavage et la traite européenne ne serait pas accessible aux chercheurs avec l'importance des travaux publiés depuis plus de trente ans par les historiens et, tout récemment encore, par Olivier Pétré-Grenouilleau ? Pourquoi évoquer seulement par l'antiphrase : " autres trafic d'esclaves ", l'existence d'une traite arabo-musulmane, antérieure à la traite européenne et qui s'est prolongée au-delà, son bilan humain étant aussi catastrophique que celui de la traite atlantique, comme Olivier Pétré-Grenouilleau l'a établi dans son récent " Essai d'histoire globale " sur les traites ? "

Pourquoi dans la chronologie, affirmer que le décret d'abolition de l'esclavage, d'avril 1848, " mettra plusieurs années pour atteindre les colonies". Ce qui est faux. Aussi bien pour les " vieilles " colonies (Antilles, Guyane, Réunion) que pour les " jeunes ", comme en Algérie, où une dizaine de milliers de noirs étaient propriétés des grandes familles musulmanes ? Pourquoi réactualiser le thème éculé du pillage colonial, en ignorant les nombreux travaux qui en ont singulièrement contesté la réalité ?

En décembre également **Roland Priam** nous transmettait le texte d'un Martiniquais cultivé ; ancien Directeur du Crédit Agricole (à Fort de France), **Maurice Louchez** dont nous extrayons les passages suivants :  
*Napoléon continue à être l'objet, y compris de certains Martiniquais, d'un véritable culte, alors que, comme Voltaire par exemple, il ne cachait pas son racisme actif, et qu'il a, dans le code civil, organisé l'infériorisation juridique et sociale des femmes que la France n'a toujours pas surmontée.*

*Tant que la France ne se sera pas débarrassée de sa vision fautive sur son passé et sur les peuples non européens, elle sera dépassée par l'évolution du monde. Elle parlera mais n'influencera pas le monde. La victimisation est l'une de nos postures favorites.*

*Lorsque l'on regarde la situation sociale occupée par certains de ceux qui se présentent en victimes de la colonisation en décembre 2005, on ne peut s'empêcher de constater que nombre de descendants des anciens colonisateurs seraient contents d'être à leur place.*

*Le racisme, sous toutes ses formes, surtout quand il vient de responsables nationaux, ne peut ni se comprendre ni se*

*tolérer ; il ne peut que se combattre.*

*Mais pour nous, et depuis longtemps, l'action, seule crédible en ce temps de mondialité, doit remplacer l'incantation.*

Le 18 décembre, c'est une des bonnes plumes du bulletin, **Alain Deschamps**, qui retrempe cette plume à l'usage d'un confrère : le Monde :

*"Exiger dans votre estimable quotidien, " l'abrogation d'une loi inutile et blessante " et prétendre " imposer la lucidité sur l'horreur coloniale ", sujet dont, ni en Corrèze, ni à la Cour des Comptes, le paisible François Hollande n'a pu se former un jugement bien sérieux, offre à son parti une occasion facile et bienvenue de se requinquer et de gagner des électeurs.*

*Comment en faire le reproche ? A la différence des Anglais, commerçants et marins, les Français paysans et petits bourgeois longtemps casaniers, ne se sont jamais beaucoup intéressés à leurs colonies sauf, comme l'écrivait un de mes camarades, " quand il y a du sang et des scandales " qui, dans l'aventure coloniale, n'ont pas manqué, comme, hélas dans bien des grandes aventures humaines !*

*C'est sans doute la même exploitation politicienne qui a introduit dans nos mœurs un devoir de mémoire qui serait honorable si il n'était pas si outrageusement sélectif et assorti d'une fâcheuse tendance à battre sa coulpe sur la poitrine du grand père...*

*J'avoue mon malin plaisir quand en visite à Madagascar, notre président de la République, croyant devoir évoquer notre dure répression de l'insurrection de 1947 s'entendit répondre par son homologue malgache " Moi je suis né en 1949. Je préfère oublier le passé et me tourner vers l'avenir. "*

*Ne connaissant pas nos Dom Tom, je n'exclue pas que certaines doléances de nos compatriotes guyanais ou antillais soient justifiées. Mais je reste persuadé que, grâce à la présence française, la situation dans nos Antilles est infiniment préférable à celle, désolante de Haïti, qui fut, au XVIII<sup>e</sup> siècle la perle de notre premier Empire colonial.*

*J'ajoute que un peu plus de 300 " domtomiens " sont sortis, comme moi de cette Ecole coloniale, rebaptisée en 1934 de la France d'Outre mer et où enseigna Senghor. Ces camarades ont exercé, sans complexes, leur métier d'administrateurs des colonies et la carrière de beaucoup a été brillante. La plus brillante fut celle de Félix Eboué, un noir de Guyane qui, gouverneur du Tchad, rallia ce*

*territoire à la France libre du général de Gaulle, qui le fit Compagnon de la Libération. J'ai avec mes camarades de promotion de " colo " porté, en 1949, son cercueil au Panthéon. Un noir au Panthéon ! Bravo ! Mais un noir colonialiste ! Ne faut il pas l'expulser ?*

A défaut du Monde, François Hollande destinataire d'une copie de la lettre de A. Deschamps a répondu aimablement en rappelant qu'à son avis " *L'essence de la colonisation est un système de domination d'un peuple sur un autre en contradiction avec les valeurs de la République d'aujourd'hui* "... ?

Pour sa part notre vice Président, le **Général Chavannes** qui avait réagi vivement lors de l'Assemblée Générale à complété sa pensée par un article à paraître dans le "Casoar", la revue des anciens de St Cyr (extraits :) .

*" La France n'a pas à renier son histoire. Qu'en disent pourtant les thuriféraires de l'anti-colonialisme ? Il n'est qu'à parcourir les articles rédigés par des intellectuels dont la plupart ne sont jamais sortis de leur milieu pour affronter le soleil et les inconvénients des tropiques, pour s'étonner et s'irriter de lire que la colonisation n'aurait été que " conquête, massacre, occupation, esclavage, soumission, discrimination et exploitation ! " .*

*S'efforçant de désorienter l'opinion publique en mélangeant Afrique Noire, Indochine et Algérie, ces auteurs désignent ainsi arbitrairement d'un côté "les bourreaux" et de l'autre "les victimes".*

*En réalité, comme toujours, lorsqu'il y a amitié, il y a eu réciprocité. Comment oublier l'engagement à nos côtés des bataillons de travailleurs qui se sont sacrifiés au cours des deux guerres mondiales pour que la France redevienne libre ?*

*Un chroniqueur qui se veut professeur de morale n'écrivait il pas récemment que l'idée coloniale était une idée " perverse " et que l'aventure coloniale a été une page sombre de notre histoire !...*

*Aujourd'hui comment ne pas se réjouir de constater la vitalité de cette merveilleuse communauté des pays de langues française qui s'appelle "la francophonie " .*

*Quant à la discrimination initiale qui paraissait normale autrefois entre colonisateurs et colonisés ou protégés, elle s'estompée progressivement au XX<sup>e</sup> siècle pour conduire les colonies, protectorats, et mandats à l'émancipation, à l'autonomie puis à l'indépendance.*

*Tous les économistes s'accordent pour reconnaître que la France a plus perdu que gagné dans cette aventure (voir les travaux de J. Marseille). Laissons donc les pénitents de l'expiation coloniale à leurs flagellations ; nous devons être fiers de ce qu'ont réalisé nos aînés, de ce que nous avons fait et de ce qu'entreprennent encore aujourd'hui nos jeunes, civils et militaires, au travers de leurs multiples actions humanitaires.*

Deux autres membres d'AROM sont intervenus de leur côté pour donner leur avis afin d'éviter que le " viol de Clio " ne finisse en tragédie. Le 21 février **Daniel Mariani** de son petit village Corse, écrit au secrétaire général de l'association des amis de Michel Debré, afin de mettre en garde ce dernier contre le manque d'objectivité de certains historiens engagés politiquement :

*"Le Président de la République, en est venu à chercher d'autres moyens d'atteindre le but poursuivi, et notamment s'en remettre aux " historiens " de décider si la colonisation avait eu des effets positifs au profit des peuples colonisés. Mais de quels " historiens " s'agit-il ? Des anciens ou de nouveaux, tels Mr Bourdarel ou d'autres...politiquement bien corrects ?..."*

*Un grand danger me semble venir encore des " historiens " supposés " de droite " ou " neutres " de par leur fonction " scientifique ", et qui, soit par naïveté profonde, soit par souci de confort professionnel et social, expriment des opinions ou véhiculent des " informations " sans le moindre souci de vérification "*

Au même moment, **Guy Devernois** qui avait pris une part active à l'élaboration de la Constitution de 1958 sous la direction de Michel Debré prend la liberté d'écrire à ce dernier à l'Assemblée. Il démontre que l'alinéa 2 de l'article 4 de la loi du 23 février 2005 est contraire à la constitution au motif que les programmes scolaires ne sont pas du domaine de la loi. Le 23 janvier M. Debré le remercie chaleureusement en faisant remarquer que sa tâche n'est pas facile.

## **Le triomphe de Clio**

Heureusement le Conseil Constitutionnel facilite la tâche du Président de l'Assemblée : L'article infâme (dixit un opposant) de la loi votée par le législatif est annulée en toute légalité républicaine par décret de l'exécutif.

Les défenseurs de Clio peuvent être désormais rassurés et le débat devenir plus serein dont se font échos et la presse et les institutions.

L'Académie des Sciences d'Outre Mer a pour sa part adressé aux plus hautes autorités de la République une

motion faisant part de son inquiétude.

Ainsi en ce début de printemps 2006, la "France profonde" peut vaquer à ses préoccupations d'actualité : le Ministre de l'intérieur se fait recevoir correctement à Fort de France, l'historien impie poursuit en paix ses

recherches et, qui sait, dans quelques années le Président Français pourra peut être célébré, la main dans la main avec la Reine d'Angleterre "Trafalgar et Austerlitz réunis" dans la même Europe (sous les acclamations croisés des séides d'AROM et des zéloteurs de Clio !).■

## Débat chez les Muses

Clio (l'Histoire) contre Calliope (l'Eloquence)  
en présence de Thalie (la Comédie).  
Melpomène, la Tragédie a été déclarée "persona non grata".



On reconnaît facilement tout à gauche Clio à côté de Thalie. Calliope est au centre droit.  
A l'extérieur droit, Melpomène.

**Clio**, représentée par  
**Françoise Chandernagor**

- descendante d'un esclave de la Réunion
- ENA, juriste, écrivain
- Vice présidente de Liberté pour l'Histoire



**Calliope**, représentée par  
**Christiane Tobira**

- Guyanaise
- Avocate, députée
- Rapporteur de la loi du 10 mai 2001



Objet du débat :

### Les lois mémorielles

Quatre lois ou articles de loi concernent l'histoire :

- l'article 9 de la loi du 13 juillet 1990, dite Gayssot, qui fait de la "négarion" d'un crime contre l'humanité, un délit ;
- la loi du 29 janvier 2001 reconnaissant le "génocide arménien" ;
- les articles 1 et 2 de la loi du 10 mai 2001, dite loi Taubira, sur "la traite négrière et l'esclavage" ;
- l'article 4 de la loi du 23 février 2005 sur "le rôle positif de la présence française outre-mer" a été déclassé le 31 janvier 2006 par le Conseil Constitutionnel.

*Pour le Compte rendu d'audience, voir le Nouvel Observateur du 28/02/06*

## La Syrie revisitée

par Christian Graeff

*Les cartes du monde d'entre les deux guerres mondiales indiquaient en rouge les vastes territoires de ce qu'on appelait l'Empire Français...Parmis eux, les protectorats du Maroc et de Tunisie ainsi que les deux mandats sur le Liban et la Syrie (durant 30 ans pour ces deux derniers).*

*Christian Graeff ("colo" de la promo 45) a connu le Liban en étudiant l'arabe à Bikfaya en 1957 ; puis à servi comme Conseiller à notre ambassade à Damas (1967-69), avant de devenir notre ambassadeur à Beyrouth (1985-87). A nouveau, fin 2005, il a parcouru la région avec son épouse et quelques amis néerlandais en suivant les traces d'Ibn Khaldoun (1332-1460) !...*

Pour ma part j'attendais beaucoup des retrouvailles avec la Syrie. Le premier conseiller que je fus à notre ambassade à Damas, d'août 1967 à fin décembre 1969, avait gardé de ce pays, et de son peuple accueillant, de bons souvenirs en dépit de la grisaille des temps (la désastreuse guerre des Six Jours ; le Golan perdu par la Syrie...). N'était-ce pas aller au-devant de déconvenues, à 35 années de distance et si dégagé que je fusse désormais d'obligations et de responsabilités, que prétendre renouer des relations amicales, sensibles avec une population qui avait beaucoup évolué, que je retrouverais forcément profondément changée? Je m'empresse de le dire : je n'ai pas été le moins du monde déçu, loin s'en faut, de la Syrie que j'ai parcourue et largement redécouverte. Les premiers contacts furent pourtant source de désappointement : dans ce pays où la France a exercé son mandat durant trente années, l'usage de la langue française est tombé en complète désuétude ! Comment, cinquante ans après l'indépendance, avons-nous pu en arriver à ce stade de francophonie sinistrée? Je ne sais, mais ne peux m'empêcher de rapporter ici quelques témoignages.

### De quelques usages de langues de Molière et d'Ibn Khaldoun

Nous avons eu, mon épouse Maria comme moi-même, l'opportunité de fréquenter tout à loisir les habitants de Chahba, grosse bourgade de 20.000 habitants située à 100



kilomètres au sud de Damas. Il nous fallut en effet - ce qui n'était pas au programme - y stationner quatre jours : vilebrequin cassé, le temps de trouver un moteur de rechange (ce qui ne fut pas une mince affaire), puis de le faire monter ! Par bonheur cette petite ville ne manquait pas d'attraits : elle a vu naître au IIIème siècle de notre ère Philippe l'Arabe, futur empereur de Rome et adepte de la Nouvelle Eglise ; et. elle garde de l'époque romaine quelques beaux vestiges,

dont de somptueuses mosaïques abritées dans un musée modeste. Subsiste aussi un quartier chrétien : quelque soixante familles (partagées en grecs catholiques, grecs orthodoxes), notre mécanicien étant du nombre. Nous avons donc été accueillis et fêtés soir après soir, et avons pu rencontrer là des garçons et des filles, collégiens, étudiants, dont aucun ne connaissait un mot de français. Si certains de ces jeunes se destinaient à l'enseignement, ils n'envisageaient rien d'autre que préparer une licence d'anglais. Ainsi, gratifiantes sur le plan humain, ces rencontres m'ont laissé l'impression

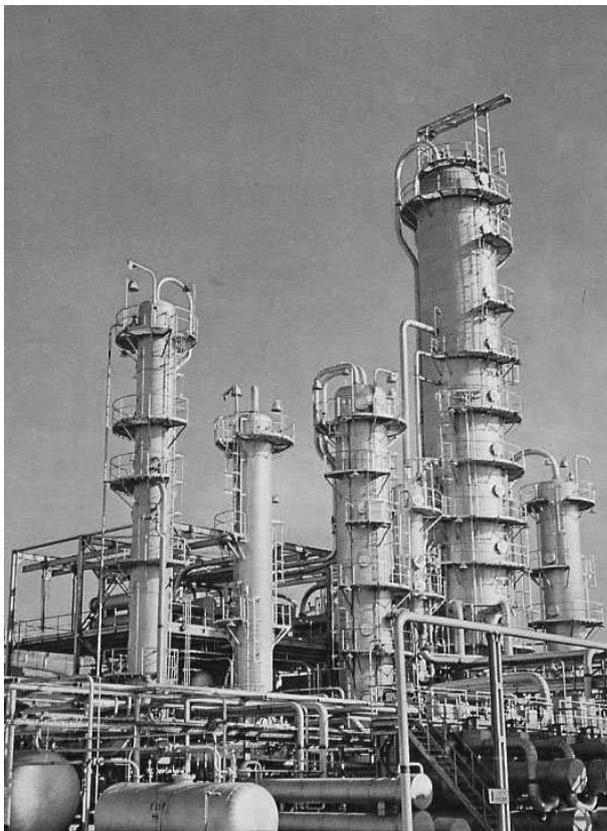


Ibn Khaldoun

pénible qu'aux yeux de cette génération le français figure à la rubrique des langues mortes. Combien d'expériences semblables n'avons-nous faites en milieu musulman, au contact de familles syriennes, jordaniennes, palestiniennes ? Un tel fiasco est-il dû au seul fait que les affaires, ici comme ailleurs, se nomment maintenant "business" ? Une chose est sûre : nous n'aurions pu avoir avec la population le contact direct, sans écran, que nous souhaitions, et qui entrerait dans les motivations mêmes de notre voyage, si nous n'avions rapidement retrouvé nos marques et nos appuis dans la langue d'Ibn Khaldoun !

## Quelle image offre la Syrie aujourd'hui ?

J'avais, je l'ai dit, été prévenu : la Syrie que j'allais devoir redécouvrir, avec sa population, ses conditions de vie, son économie d'aujourd'hui, était une société en pleine transformation. Quelques chiffres aident à mieux prendre la mesure. A la fin des années 70, le pays comptait 12 millions d'habitants : on le crédite de 18 millions maintenant. Alors qu'on donnait Damas pour une ville de 2 à 300.000 âmes durant les années de cendres, on en dénombre semble-t-il 2 millions aujourd'hui. Et alors qu'Alep figurait au deuxième rang, sa population aurait dépassé celle



*la haute silhouette d'une usine ultra moderne*

de la capitale... Ainsi démographie et urbanisation explosent littéralement. Le phénomène dépasse notre entendement ; mais jugeons-en bien : il n'en va pas autrement en Turquie, en Jordanie.

Plus étonnant encore s'il se peut, m'est apparu l'aspect des campagnes - partout, bien entendu, où ne s'étend pas le désert syrien. Certes l'histoire nous l'a appris : de toujours le Croissant Fertile a généreusement nourri sa population. Il a même aidé la Grèce antique, et Rome par la suite, à se fournir en produits de la terre. Or au XXIème siècle, loin de s'être étioyée l'agriculture syrienne montre qu'elle a su tirer tous les bénéfices de la modernisation. En particulier, on ne peut douter des progrès de la recherche agronomique et de sa vulgarisation : diversification des cultures, rendements élevés, labels de qualité, sont les traits caractéristiques de la production agricole en Syrie aujourd'hui.

En revanche, comme on le sait, les hydrocarbures syriens ne brillent jusqu'à présent ni par la quantité ni par la qualité. Cependant, notons au passage que la forte teneur en bitume du pétrole local vaut au réseau routier syrien d'être l'un des meilleurs (sinon le meilleur) de la région, Turquie incluse. Une donnée intéressante et utile, dont ne vous informent guère chez nous les officines de promotion touristique : serait-ce parce que la réalité bouscule des idées reçues ?

S'agissant des industries dérivées du pétrole et de la chimie, celles-ci offrent toutes les apparences de la prospérité. Tranchant sur le paysage, on découvre en effet - et ceci ne manque pas d'attirer le regard - la haute silhouette d'usines, de complexes ultramodernes ceinturant les grandes agglomérations. Des entreprises nouvelles publiques et privées les ont fait pousser, spectaculairement, au cours des trois dernières décennies. De ce point de vue j'ai trouvé le niveau de la Syrie bien plus favorable que ce que l'on en dit dans l'ensemble. Il y a un bémol, et ceci compense cela : à l'évidence, le rapport villes/campagnes connaît " hic et nunc " un grand déséquilibre.

## Quelques réflexions sur le régime du " clan Assad "

Partant de là, comment ne pas aller plus avant dans la réflexion sur les problèmes sociaux et politiques du pays ? Les médias occidentaux - il faut le déplorer - décrivent à l'envi la situation syrienne comme étant une perpétuelle descente au tombeau. Le cliché me paraissait un peu facile, fait de vérités partielles et de jugements faussés, où l'amalgame avait sans doute sa part. Je souhaitais confronter cette vision au réel.

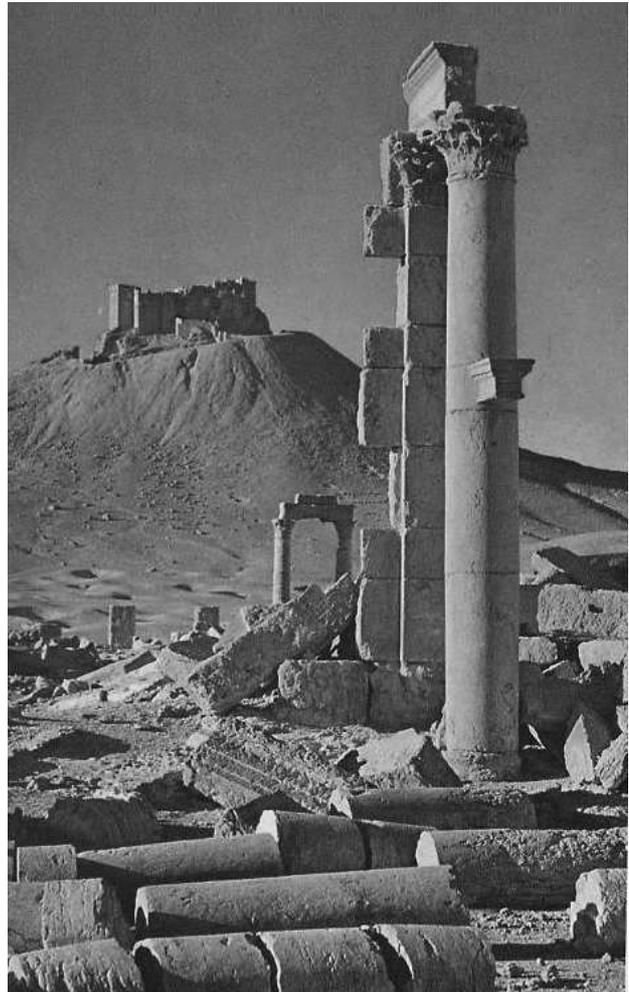
Il faut, en tout, chercher à comprendre. Par exemple, dire

d'abord pourquoi la disparition d'Hafez el-Assad a semblé avoir laissé l'Etat syrien orphelin, et six ans après son peuple comme désemparé. Pas question ici de masquer le manque de transparence, et ses corollaires : la dissimulation, l'illogisme dans la conduite des affaires sont causes premières du flou et de la dangerosité que l'on attribue coutumièrement à la politique syrienne. Vus de l'extérieur, de tels traits marquent de plus en plus négativement le régime du clan Assad, alors qu'il y a tout lieu de penser que celui-ci connaît une difficulté croissante à maintenir sinon son autorité du moins la discipline dans le premier cercle des thuriféraires.

Que le gouvernement de Damas continue d'user et d'abuser de la pratique du secret, et voici la République arabe syrienne nourrissant d'elle-même une constante suspicion. Je me suis opportunément rappelé, sur place, le rôle que joue ici dans les comportements, tant individuels que collectifs, la restriction mentale : cette botonieh, ou sens du caché, qu'ont en partage Alaouites et Druzes, et qui les fait si proches des Chiites iraniens zéloteurs de la ketman, de même sens. Valeurs singulières que celles-ci, pour nous déroutantes et si génératrices de malentendus. Pour être assez familier de ces mentalités (de ces incohérences), je ne me résigne pas aisément à l'endroit de l'ignorance, ou mieux, d'une certaine paresse d'interprétation qu'entretiennent pourtant volontiers analystes et commentateurs. D'où, je le pense, il convient pour comprendre de sans cesse creuser, comparer, décrypter - dans une écoute constante de ceux auxquels on s'intéresse.

## Au fil de la route, anecdotes vécues

Peut-être encore une anecdote, pour illustrer ce registre. Le hasard comme on dit fait parfois bien les choses. Il offrit à notre petit groupe, à l'occasion de son passage à Damas, la chance d'être présent aux manifestations "populaires" organisées par le pouvoir syrien à l'annonce de la remise au Conseil de Sécurité de l'O.N.U. du rapport si attendu du juge Mehlis (relatif à l'implication des autorités syriennes dans l'assassinat de personnalités libanaises à Beyrouth en 2005). Le souvenir qui m'est resté du spectacle de la rue (ah! comme cela me rajeunissait) me porte à dire que la fête y fut plutôt bon enfant : encadrés et guidés comme il se devait, les manifestants - pour la plupart, collégiens et étudiants en rupture de cours - chantaient quelques strophes anti-impérialistes de circonstance, en brandissant des calicots. Un ami libanais qui m'avait promis de venir de Beyrouth pour me rencontrer ce jour là y renonça finalement : "à cause du climat dangereux de la rue à Damas"



*la haute silhouette des temples anciens*

Sur le sens et la portée de ces manifs, j'ai pu enregistrer "à chaud" l'opinion de trois chauffeurs de taxis damascènes : selon le premier, l'opprobre visait à fustiger les seuls Etats-Unis d'Amérique, tandis que pour un autre l'hostilité de la foule était dirigée tout autant contre la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France ; quant au troisième, nettement plus âgé, il émit l'opinion (pour moi tout à fait inattendue) que le désordre de la rue signifiait l'état d'abandon où la fin prématurée du mandat français laissa naguère son pays... Aimable plaisanterie ou médiocre complaisance ? En le raillant, j'ai poussé le petit provocateur dans ses retranchements, et me suis attiré alors cette singulière réponse (en français, s'il vous plaît !) : "Mon père était militaire... il a longtemps servi dans l'armée française !".

Mon propos pourrait, j'en conviens, paraître un peu court. Aussi suis-je tenu d'ajouter que je n'ai pas négligé non

plus d'interroger notre ambassade, pour faire expliquer les choses un peu plus avant, et mieux cadrer ma vision. De mémoire les indications recueillies - je résume - donnaient à peu près ceci : " Oui, le pouvoir alaouite s'use et s'essouffle en Syrie ; mais la direction a encore les rênes bien en mains... Non, la transmission dynastique du commandement révolutionnaire n'a pas causé d'émoi particulier dans les consciences ; et l'image de Bachar n'est au fond pas si mauvaise, principalement chez les jeunes, et surtout dans les minorités... Mais à plus d'un égard, compte tenu de l'environnement extérieur (Israël, Liban, Frères Musulmans, islamisme, etc.), la réalité politique syrienne demeure complexe et quelque peu aléatoire... "

Au lendemain de ces fausses émeutes de Damas, un autre évènement, en apparence de moindre portée mais pourtant révélateur, ne laissa pas de nous surprendre. Ayant à reprendre la route après trois journées consacrées à la capitale, et à rallier Alep distante de 450 kilomètres, chacun de nous avait en tête de faire son plein de carburant au départ. Il fallut déchanter : station après station, il vint à l'évidence qu'une grève des conducteurs de camions-citernes très suivie depuis plusieurs jours sur toute l'étendue des mohafazats de Damas et d'Hama avait affecté l'approvisionnement des cuves. Cette grève fut cause (hormis pour les convois militaires !) d'innombrables pannes sèches et par voie de conséquence d'une grande perturbation du trafic. Ainsi se révéla à nous, de façon impromptue, l'existence d'un syndicalisme actif, combatif en Syrie : une réalité à laquelle personne jusque là n'avait fait la plus discrète allusion devant nous!

## Quelques mots de conclusion

A mes compagnons de voyage hollandais qui, dans leur ensemble, étaient peu amarités au monde arabe et musulman, j'avais vanté au départ - prenant peut-être par là quelque risque - ses vertus traditionnelles d'hospitalité et d'accueil. Des vertus collectives dont j'avais eu tout loisir de bénéficier au cours de multiples séjours en Orient... Car les peuples des Terres Saintes ont su préserver, à travers les siècles, des comportements sociaux que l'Occident chrétien a bel et bien perdus : ainsi en avait jugé Georges Duby, l'éminent médiéviste.

Aussi, lorsque sonna l'heure de notre séparation au retour à Venise, plus d'un parmi mes amis vint-il me remercier de l'avoir instruit de la sorte. Et de me confier qu'au terme de notre randonnée fantastique, il entendait garder comme dominante l'image de ces familles syriennes conviviales et paisibles, de leurs multiples invitations à entrer dans la maison pour y prendre le thé au milieu des enfants et des vieillards ; ou encore, l'expérience des souks, où l'on pouvait marchander à longueur de temps, sans qu'intervint le sentiment que de l'argent était en jeu...

Ensemble, nous sommes finalement convenu de cela : aujourd'hui il ne manquait à ces populations si chargées de passé et d'histoire qu'une dimension pour qu'elles retrouvent l'Eden, qu'une denrée pour que leur santé physique, morale et politique soit parfaite. Cette denrée rare, qui ne s'achète pas, n'est pas à la portée de tous et qui reste apparemment inaccessible au Proche et au Moyen Orient, c'est la paix. ■



*Noria sur l'Oronte, image de paix*

## Retour en Haute région Tonkinoise, à 82 ans d'intervalle...

Par Philippe Grandjean

*Condisciple du futur Général Giap à l'université de Hanoï, docteur en droit à Paris, Philippe Grandjean a vécu un total de 37 années en Indochine. Evadé d'un camp Allemand, et revenu à Hanoï en 1941, il est entré au barreau, puis dans l'industrie, d'abord en extrême-orient, ensuite comme patron de son groupe, avant de devenir Président du Tribunal de Commerce de Paris. Il est de ceux qui ont subi " l'envoûtement " de l'Indochine.*

### Au Tonkin dans les années 20

C'était en 1922, quatre ans après la fin de la Grande Guerre. Mon père, agrégé d'histoire et géographie, avait été affecté à Hanoï, comme il eut pu l'être à Montpellier ou à Strasbourg.

#### Le voyage sur l'Azay le Rideau

Mon frère Norbert avait 7 ans, et moi encore 5 ans. Malgré ce très jeune âge, notre mémoire, bousculée par l'irruption de l'extraordinaire dans notre existence, a enregistré fidèlement le film du départ et les grands moments d'une navigation d'un mois. Découvrant le pont-promenade, nous contemplions le spectacle de la foule sur le quai, du haut du bastingage. Passerelle levée, les accompagnants criaient leurs derniers adieux, couverts par les flonflons d'un orchestre improvisé et le sifflement des machines de manœuvre. Les serpentins qui nous reliaient encore à l'Europe claquaient sec autour de nous, arrachés par le mouvement de l'appareillage. Un silence se fit. Et soudain, délivré de ses amarres, comme ivre de sa liberté retrouvée, le paquebot, de toute la puissance de sa sirène, déchira l'air d'une formidable vibration. Elle résonnait dans toutes ses membrures et au plus intime de nous. Elle nous pétrifia...

Au fil des semaines dans le canal de Suez, la mer Rouge, l'Océan Indien, le détroit de Malacca, "l'Azay le Rideau" était devenu un microcosme, une société en soi, avec sa liturgie, ses hiérarchies subtiles, ses amours et même ses morts, sans autre lien avec le monde que de brèves escales. Puis après Saigon l'admirable côte annamitique,



enfin, le débarquement au port envasé de Haiphong

#### La vie des français à Hanoï

Désormais Hanoïens, nous vécûmes partagés entre les petites classes du lycée, les camarades et les quinze épisodes des "Trois Mousquetaires" au cinéma muet de la rue des Voiles. L'été

1923 était arrivé, avec la perspective de trois mois de vacances. Fuyant la touffeur tonkinoise, les familles françaises rejoignaient les montagnes du Nord. Certaines s'installaient au **Tam Dao** proche de Hanoï, lovée dans son amphithéâtre, réputée la plus mondaine des stations d'altitude.

De leur côté, beaucoup de professeur prenaient le chemin de Yunnanfou (aujourd'hui Kunming), capitale de la province Chinoise du Yunnan, un pays de cocagne au climat délicieux. Ils peuplaient les bungalows de la ville et c'est là que, consul de France, le père du prix Goncourt Lucien Bodart, très loin de la rigidité que lui a prêtée son fils dans le célèbre "Monsieur le Consul", venait offrir, chaque année, à de belles esseulées l'hospitalité de sa résidence.

#### Vacances à Chapa

D'autres familles, enfin, choisissaient **Chapa** (aujourd'hui, Sa Pa, mais c'est la même prononciation). Nos parents avaient optés pour cette station naissante, mais notre père, nommé récemment censeur du lycée Albert Sarraut, ne put nous rejoindre que plus tard.

Aller à Chapa ou à Yunnanfou prenait deux jours, et n'était possible que grâce au chemin de fer à voie d'un mètre,

reliant le port de Haiphong à Hanoï et à la Chine du Sud. Construit par des ingénieurs français au tournant des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles, il remontait la vallée du fleuve Rouge et franchissait les barrières montagneuses de la Chine du Sud, grâce à d'acrobatiques ouvrages d'art qui, au 21<sup>ème</sup> siècle, portent encore témoignage du génie de leur bâtisseurs.

On quittait à l'aurore la gare de la capitale pour une première journée. Au crépuscule, après 12 heures de chaleur et d'escarilles dans l'œil, on débarquait à **Lao Kay**, ville frontière avec la Chine. Les passagers passaient la soirée et la nuit à l'inévitable bungalow provincial. Le lendemain les "yunnanais" réintégraient le train pour leur deuxième étape.

Les autres dont nous étions, prenaient le bac sur le fleuve Rouge et rejoignaient le caravansérail où, dans un aimable désordre, attendaient chevaux de louage et chaises à porteur. Il fallait, par des pistes et

des sentiers muletiers, grimper jusqu'aux 1 600 m d'altitude de Chapa. Notre mère pris place dans une chaise à porteur. Cédant à nos objurgations, elle loua pour nous deux chevaux, que surveillait un "ma fou". A l'âge, respectivement de 7 et 6 ans, cette première cavalcade de 40 Km nous a marqués, nous qui rêvions d'exploits de cape et d'épée. Juchés sur nos petites montures, nous assurions un équilibre vacillant, nous retenant au pommeau de la selle. En cet arroi, nous nous voyons en mousquetaire du Roi, caracolant autour de la chaise à porteur maternelle. Le paysage était impressionnant. Sous des cimes d'estampes chinoises, jaillissaient des chutes étincelantes. Par dizaines de paliers, des terrasses de rizières s'étagaient en camaïeu vert, alternant avec de vertigineuses coulées de jungle... Vers midi, sous les éclairs et dans le fracas d'un orage de montagne, on parvint, trempés, à l'auberge chinoise de Muong Sen, dont j'ai gardé le souvenir d'une sorte de caverne, illuminée par une immense flambée. Au soir, le ciel était clair quand la troupe atteignit Chapa avec, en fond de tableau, la barrière sombre du mont Fan Si Pan (3143 m). A l'entrée de la station, l'hôtel Fouyer, fort rustique mais plutôt chaleureux, accueillait les estivants "civils".

La partie française de Chapa venait à peine de naître avec cet hôtel, quelques chalets posés çà et là, une chapelle et

le camp haut perché qui recevait les militaires et leurs familles. E marchant, le premier jour, vers la masse du Fan Si Pan, on reculait soudain, souffle coupé, au bord abrupt de la vallée. Sur un dénivelé de 500 m, elle plonge à pic jusqu'aux eaux bouillonnantes de la Muong Hoa, tandis que, tapissée de jungle, sa paroi opposée s'envole vers les cimes du sommet de l'Indochine. Au bord de la falaise, un peu à gauche, on découvrait le village traditionnel, avec sa rue en pente et ses deux rangées de boutiques, celle coté Fan Si Pan s'arc-boutant au dessus du

gouffre. En haut de la rue, se trouvait l'enclos du marché à ciel ouvert. C'est là, véritable cœur de Chapa, que, deux fois par semaine, affluaient les hommes, les femmes et les enfants de 48 groupes ou sous groupes ethniques, moi, hmong noirs, blancs, fleuris, Dao tisserands, T'ai, Man Coc ou Pani... Chacun avec ses tenues, un véritable kaléidoscope de gilets austères, brodés, bariolés, de jupes chatoyantes ou

sévères, de jambières plissées, de turban géants. Et aussi la profusion des bijoux d'argent, cascades de colliers, de bracelets, de broloques, une véritable réserve de trésorerie dans un métal qui est resté longtemps la seule monnaie d'échange en Haute Région. A 1 600 m d'altitude, la végétation restait tropicale, contrairement à Dalat, où le paysage est vosgien. Mais l'air était salubre. Les potagers regorgeaient de légumes de France et, comme de Marcel Proust la célèbre madeleine, j'ai encore sur la langue le parfum vert des pêches de Chapa.

## 2005 Mêmes paysages, autre société

82 ans d'un siècle de bruit et de fureur avait passé depuis l'enchantement de 1923, lorsque j'ai réalisé mon vœu de revoir le mont Fan Si Pan et la frontière de Chine. Entre temps, un pont sur le fleuve Rouge et une route carrossable avaient assurés le succès de la station, jusqu'au soir fatal du 9 mars 1945. Puis la tragédie indochinoise s'était abattue sur les peuples de la montagne. Depuis 1954, elle avait emmuré le Viêt Nam Nord. En 1977 deux ans après la victoire communiste au sud, j'avais atterri à Hanoï pour une mission inopinée. En dehors de trois bâtiments officiels, pas un grain de poussière n'avait changé de place



*Chapa en 1930*



*Le Tamdao en 1930. Au premier plan, la villa d'été du Gouverneur général.*

dans la capitale, vitrifiée par un stalinisme pur et dur. Quinze ans plus tard, le " doi moi " avait suivi la pérestroïka soviétique, la ville s'emblait s'éveiller d'un mauvais rêve. Entre 1993 et 2003, nous avons été, plusieurs fois, les témoins de sa résurrection, entre ferme contrôle idéologique et " économie socialiste de marché ". En 2005, nous la voyons " s'éclater " littéralement, grossie de quelques six millions de citoyens.

## **Retour à Sa-Pa**

En avril, nous avons pris la direction de Chapa, dans un périple qui remontait la vallée de la rivière Noire (Hoa Binh, Son La, Lai Chau), puis, le long de la frontière de Chine, enjambait la chaîne du Lien Son par Phong Tho et parvenait à la station de jadis, avant de redescendre vers Hanoï par la vallée du fleuve Rouge (Lao Kay, Vinh Yen). Au cours du voyage, j'ai retrouvé intacte la beauté farouche de la Haute Région, entre des sommets de 1 500 à 2 000 m. Je m'y attendais mais la surprise heureuse a été de découvrir chez les Hmong (on ne dit plus Méo) les modes de vie, l'habitat et les costumes d'antan ! Confinés, certes, dans leurs vallées, surveillés par le Big Brother du Delta, vitrines touristiques de ce que le régime appelle les minorités nationales, ils

réussissent le tour de force de n'être pas du tout des figurants folkloriques. Des hommes et des femmes aussi naturellement authentiques que 82 ans plus tôt, au prix d'une résistance silencieuse à la vietnamisation qui a banalisé d'autres ethnies. Quelle émotion de retrouver inchangés leurs bijoux d'argent, leurs coiffures, leurs tenues, indigo chez les hmong noirs, colorées chez les hmong fleuris, comme si le temps, dans l'intervalle, avait suspendu son vol !

Sa Pa, puisque, désormais, c'est son nom, m'a moins déçu que je ne l'avais pressenti en visitant quelques jours auparavant, les décombres de ce qui avait été la station climatique du Tam Dao. De sa destruction radicale en 1946, n'émergeaient que l'église délabrée. La laideur de la nouvelle ville, empilement de baraques utilitaires à la va comme je te pousse nous avait fait fuir.

A Sa Pa, la ville " coloniale " a été détruite par le Viêt Minh en 1946, reconstruite en partie pendant

la guerre d'Indochine, puis dévastée par l'armée chinoise en 1979, lors de la " correction ", piteusement interrompue, que Pékin, protecteur des Khmers Rouges, voulait administrer à Hanoï pour son occupation du Cambodge. Quelques bâtiments ont été réparés, par exemple l'église, ou j'ai vu, sous l'orage, couler beaucoup d'eau dans la nef...

Mais le village d'origine et sa rue unique ont survécu à toutes les convulsions. On y loue plus de chevaux, mais boutiques et restaurants, tenus par Vietnamiens et Chinois, brillent de multiples enseignes au néon. Autre miracle à mes yeux, le marché est toujours à sa place,



*M'hongs en 2005, toujours authentiques, sur les pentes du Fan Si Pan*

ancré au bord du précipice et maintenant couvert. Le samedi y est resté le rendez-vous, sans doute un peu moins coloré, mais toujours saisissant, des ethnies voisines et de leurs atours venus du fond des âges.

Enfin le pittoresque hôtel Fouyer a été remplacé par une quinzaine d'auberges et autres guesthouses mais aussi par le Victoria. Après les gîtes de fortune de l'aller, nous avons appréciés les flambées dans l'âtre et le confort discret de cet hôtel ou d'impeccables stagiaires français côtoyaient une majorité d'estivants anglo-saxons.

Le dernier jour, un épais brouillard noyait la station. Au crépuscule, j'avais au jugé dans le silence ouaté de la route et je me faisais l'effet d'un revenant, perdu dans les brumes d'un autre siècle. Soudain, un coup de vent a déchiré les nuées, découvrant la majesté du Fan Si Pan. Sous un ciel lavé, le soleil avait disparu derrière le massif et en illuminant les crêtes dans une dernière auréole, tandis que la montagne plongeait brutalement dans la nuit tropicale. Point d'orgue de ce retour au passé, cette vision sublime m'a inondé de joie...

Le lendemain, les 40 Km de la voie rapide vers la vallée du fleuve Rouge offrait à l'ancien petit cavalier de 1923 le même spectacle impressionnant que jadis ; mais en une heure seulement.

## Lao Kay et le chemin de fer

On entra dans Lao Kay, on fit un pèlerinage au pont frontière de Ho Kou, si chargé d'histoire et notamment, de la notre. Là malgré une paix rétablie mais vigilante, Chine et Viêt Nam, armée jusqu'au dent paraissent encore se défier, énorme drapeau rouge à cinq étoiles contre drapeau rouge énorme à une étoile. Nous avons revu la gare de Lao Kay, à peine changée. Mais les gares changent elles jamais ? Dotés d'un mini car pour notre tournée, nous avons

renoncé à la voie ferrée plus que centenaire, mais nous avons contemplé le train qui relie Lao Kay à la capitale en dix heures. Illusion ou réalité, il ne m'a pas semblé tellement différent de celui de l'après guerre 14-18. D'ailleurs, il n'a gagné que deux heures de trajets en 82 ans § Il est vrai que les 40 heures de voyage Hanoï Saïgon, fierté du transindochinois de 1936, restent en 2006 la durée moyenne

par train " express " pour le même parcours... Mais le Lao Kay Hanoï, lui, comprend certaines nuits, une excellente voiture couchette, gérée par la chaîne Victoria. Nous étions rentrés à Hanoï la boucle était bouclée.

## L'enchantement du passé, l'envoûtement de toujours

Le lendemain, je songeais à cette plongée de dix jours au fin fond du passé, dans une méditation un peu douce-amère. L'enfant de la chevauchée à la frontière de Chine était devenu le vieil homme qui au soir tombant, contemplait le petit lac de Hanoï et son pagodon romantique. En 1923, le soleil ne se couchait pas sur l'Empire, et l'Indochine en était l'un des fleurons. Tout cela avait volé en éclats, ne laissant, ici et là, qu'une pincée de confettis.

Mais, pour les survivants de l'aventure ultramarine, la vie n'avait elle pas été autrement passionnante que dans la vieille Europe ? Et, quand Montherlant faisait dire au maître de Santiago que " les colonies sont faites pour être perdues ", ne pensait il pas à ce pays d'histoire et de culture millénaires ?

Comme ailleurs au Viêt Nam, je venais de retrouver intact à Chapa l'enchantement des choses et des êtres, ce charme discret et tenace dont tant de nos compatriotes, l'ayant " contracté "là-bas, ne se sont jamais tout à fait guéri ? Je me levai, apaisé. Et d'avoir remis mes pas dans mes pas, j'éprouvais, en dépit du reste, une forme de bonheur... ■



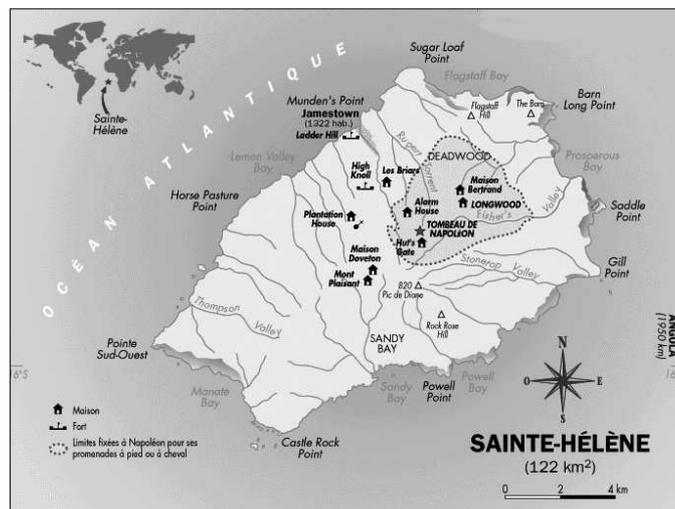
*Pont à arbalétrier du Chemin de Fer du Yunan après Lao Kai*

## Seize hectares français en Atlantique Sud

*André Baccard, ancien élève de l'ENFOM a commencé sa carrière de Magistrat en Afrique pour la terminer comme avocat général près la cour d'appel à Paris.*

*Depuis membre de l'Académie des Sciences d'outre mer, il y assouvit sa passion pour l'histoire passée et présente. Le 8 novembre 2005, de retour d'un voyage en Afrique du Sud, il a fait une longue communication à l'Académie sur ce qu'il a appris, vu et ressenti lors de sa dernière escale... en attendant la publication intégrale de son exposé, la note ci-dessous résume le dernier chapitre qu'on pourrait intituler : l'Avenir du passé...*

Seize hectares Français dans une petite île britannique de 122 Km<sup>2</sup>, en plein Atlantique à quelques 2000 Km de l'Angola, 3000 Km du Brésil. Souvenirs toujours présents d'un Français illustre, éphémère souverain de l'île d'Elbe, un certain Général Bonaparte (comme persistait à l'appeler le gouverneur Hudson Lowe) : Napoléon à Ste Hélène pour parler simple ...



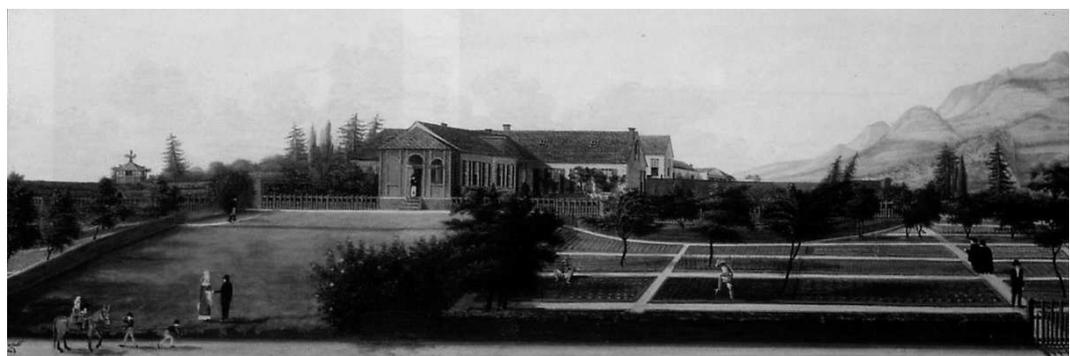
Longwood avec un hectare de terrain autour, plus 13 ha dans la vallée où a été installé la tombe. Entre les deux souverains le courant passe. En 1858 l'Impératrice des Indes va s'incliner aux Invalides devant la dépouille du célèbre ennemi de son pays (en attendant de recevoir en Angleterre le neveu, après l'abdication en 1870).

Dans les années 1830/40 l'île alors peuplée de

L'Empereur a passé les six dernières années de sa vie sur cette île maudite ! "C'est mon arrêt de mort " avait il protesté le 15 juillet 1815 en apprenant l'ordre d'exil, lui qui "était venu s'asseoir comme Thémistocle au foyer du peuple britannique". Arrêt exécuté le 5 mai 1821.

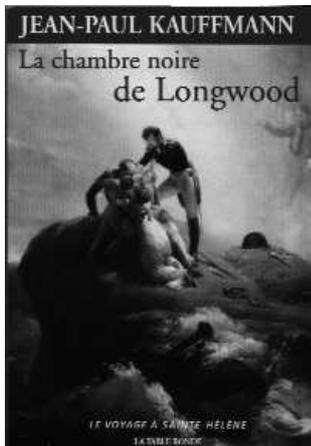
quelques 1500 habitants connaît une belle période de prospérité économique, lieu de passage et de liberté pour esclaves affranchis (affranchi ou déserteur) mais surtout elle devient un lieu mythique. Le rocher devient Golgotha et prend des allures de tombeau. Ste Hélène "magnifie le thème romantique de la grandeur déchue mais visionnaire, de la solitude et de l'exil" écrit dans le Monde du 6 janvier 2006 Emmanuel de Waresquiel...

En 1840 ses cendres ont été ramenées sur les bords de la Seine par le fils de Louis Philippe. Dix sept ans plus tard, Napoléon III s'entend avec la reine Victoria pour acheter au nom de la France la dernière demeure de son oncle :



Vue de Longwood. Aquarelle de Louis Marchand. Probablement la représentation la plus fidèle.

# REFLEXION SUR LE TEMPS PASSE ET PRESENT



La dernière demeure historique de Longwood a été restaurée, le tombeau remis en état par la France. Le 5 mai 1921 à l'occasion du centenaire de la mort de Napoléon une " société des amis de Ste Hélène " est créée, animée par une descendante de Las Cases, l'auteur du célèbre Mémorial de Sainte Hélène.

livres (118 millions d'euros), prélevé sur un fond d'aide au développement international, pour construire un aéroport clef d'un nouveau "rush" touristique de luxe avec en complément hôtels 5 étoiles, golfs ... probablement ensuite bars et casinos !...

Tout récemment J.P Kauffmann, l'ancien otage au Liban retire de sa visite sur l'île désormais historique un ouvrage remarquable : "*La chambre Noire à Longwood*". Espérons que la mélancolie qu'il dépeint si bien ne sera jamais éteinte....■

*Serge Jacquemond*

En 1945 un nouveau conservateur français obtient de nouveaux crédits pour de nouveaux travaux, aidé par le retentissement de l'escale, en 1947 du Roi George VI et de la Reine Elisabeth (accompagnés de leurs filles Elisabeth et Margareth). Soutien confirmé par Winston Churchill lui-même....

En 1959, grâce à la ténacité et à la générosité de Mrs Brookes (épouse du célèbre tennisman), le domaine des Briars, où Napoléon a passé ses 7 premières semaines sur l'île, est à son tour cédé à la France, troisième domaine de quelques hectares de plus. Peu après en 1960, un ancien officier de marine, Gilbert Martineau est nommé "Consul de France honoraire pour les îles de Ste Hélène et l'Ascension". Il est aussi conservateur des domaines français et jusqu'à sa mort en 1995, il oeuvrera à entretenir et à approfondir l'histoire du grand homme finissant si loin de son pays.

Aujourd'hui l'île, un des treize territoires d'outre mer encore administré par la Grande Bretagne compte quelques 5000 habitants, citoyens britannique quelque peu inquiets de voir leur "homeland" tellement fréquenté par les touristes ! Venant en majorité d'Afrique du Sud d'Australie et d'Amérique du Sud. Ces derniers (quelque 6 000 par an) y font une escale maritime car contrairement à sa voisine l'Ascension plus au nord, Ste Hélène ne dispose pas d'aéroport et les infrastructures hôtelières sont très modestes. Mais en 2005 le gouvernement de Londres a ouvert un crédit de 80 millions de



*Vue de Jamestown*



*les Briars*



entendu à la radio ...

Vu à la télévision ...



*Le Grand Rendez-vous d'EUROPE 1 TV5 LE MONDE* présenté par Philippe DESSAINT, avec Vincent Giret (le Parisien) et Sophie Larmoyer (Europe 1) était consacré le **22 janvier** à notre Président d'honneur **ABDOU DIOUF**. Après avoir rappelé qu'il était sorti major de l'une des dernières promotions de l'Ecole Nationale de la France d'Outre-mer (ENFOM), les journalistes l'ont interrogé pendant près d'une heure sur les points suivants :

**L'Afrique en crise ?** " On met trop l'accent sur ce qui ne va pas ! "... " l'Afrique doit trouver de nouveaux repères... " L'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF) s'efforce d'avoir une approche apaisée des problèmes... "

**Le débat sur la colonisation ?** " Même si elle a été une œuvre de domination.. la colonisation fait partie de notre histoire ..il faut d'abord laisser les historiens en débattre mais avoir un débat scientifique pour préparer l'avenir....Même s'il y a eu des périodes sombres... nous en avons recueilli des avantages et notamment le Français..

Et à propos de l'article 4 ? Je ne l'aurais pas écrit car il pose plus de problèmes qu'il n'en résout.

**Sur la Côte d'Ivoire ?** " Seules des élections permettront de sortir de l'impasse....j'ai confiance en la personnalité de Banny, en un changement d'attitude de Gbagbo, en la lassitude des Ivoiriens et en l'épée de Damoclès que constituent des sanctions ... On est sur la bonne voie "

Et après, souhaiteriez-vous que l'Armée française se retire ? " Il faudra accompagner la Côte d'Ivoire pendant longtemps..... attention de ne pas faire comme en Haïti "

**A propos des mauvaises habitudes de maintien au pou-**

**voir prises en Afrique ?** " Où que ce soit, on ne le quitte jamais facilement....Le souverain, ce doit être le peuple.. N'oublions pas que le premier principe de la démocratie c'est la vertu (Rousseau) "

Et au Sénégal ? " Comme Senghor, je ne me prononce jamais à l'extérieur...Je ne regarde jamais dans le rétroviseur.. "

**Pourquoi ne pas avoir un ancrage plus fort avec l'Europe ?** " Il est bon et n'a pas été affecté par l'ouverture à l'est, mais notre partenaire privilégié reste la France...

même si nous avons préparé avec le secrétariat du Commonwealth le Sommet de Greeneagles "

**Quid de la taxe sur les billets d'avion ?** " c'est indolore et cela montre la voie. "

**Que penser des problèmes des banlieues ?** " Que la politique de la ville et de l'emploi n'a pas produit tous ses effets.. "

**Il y a-t-il un problème de discrimination ?** " Pas du point de vue de la politique, mais sur un plan individuel. Certainement. "

**Etes-vous pour la discrimination positive ?** " Je suis contre toute discrimination, qu'elle soit négative ou positive. Il faut aider les jeunes à s'émanciper et à s'éduquer et faire prévaloir le mérite. "

**Que pensez-vous du CRAN ?** " Je comprends, à condi-



Jacques Chirac et Abdou Diouf

tion qu'il ne s'agisse pas de recréer un nouveau communautarisme et que ce ne soit pas agressif. "

**Quid d'une immigration sélective , n'y a-t-il pas un risque de fuite des cerveaux ?** " Le risque d'écrémage existe, il fait partie de la mondialisation qu'il faut absolument réguler. Un bon exemple a été donné au niveau de la culture avec la Convention sur la diversité culturelle. "

Mais peut-on fermer les yeux face à des drames comme ceux de Ceuta et Melilla ? " Il doit y avoir deux types de réponses, celle du temps long, c'est le développement, celle du temps court qui est une concertation entre les pays de départ, ceux d'accueil et ceux de transit. "

**ET LA FRANCOPHONIE**

" C'est une galaxie, 63 Etats, une langue en partage, des valeurs, des solidarités, des actions comme la préparation d'élections et la prévention des conflits, des objectifs, des moyens comme l'AUF, un ensemble d'atouts dans la mon-



*Le Président Abdou Diouf*

dialisation ".

**Pourtant 180 millions d'habitants, ça ne pèse pas si lourd ?** " Détrompez-vous. Prenez par exemple la Convention sur la diversité culturelle, c'est l'OIF qui en a été le fer de lance. 148 Etats ont voté pour et ce fut un succès, même si Israël et des Etats-Unis ont voté contre. 2006 sera la grande année du festival de la francophonie et celle du centenaire de la naissance de Senghor. "

**Mais la réunion de Bucarest ne sera-t-elle pas une " grand messe " de plus ?** " Vous, journalistes ne voyez que ce qui ne va pas.. il y a aussi des tas de projets qui fonctionnent , autour de la langue, s'agrègent la solida-

rité, la gestion de crise, l'économie, les universités et des établissements comme l'Institut de gestion de la Caraïbe qui sera créé en Haïti... "

**Alors pourquoi l'Algérie n'est-elle pas partie ?** " Le Président Bouteflika n'a pas encore " fait le saut " mais lui ou ses représentants sont présents à toutes les réunions. "

**Quid d'Israël et de la Palestine ?** " Il y a des progrès comme l'entrée de l'Université de Tel-Aviv à l'AUF

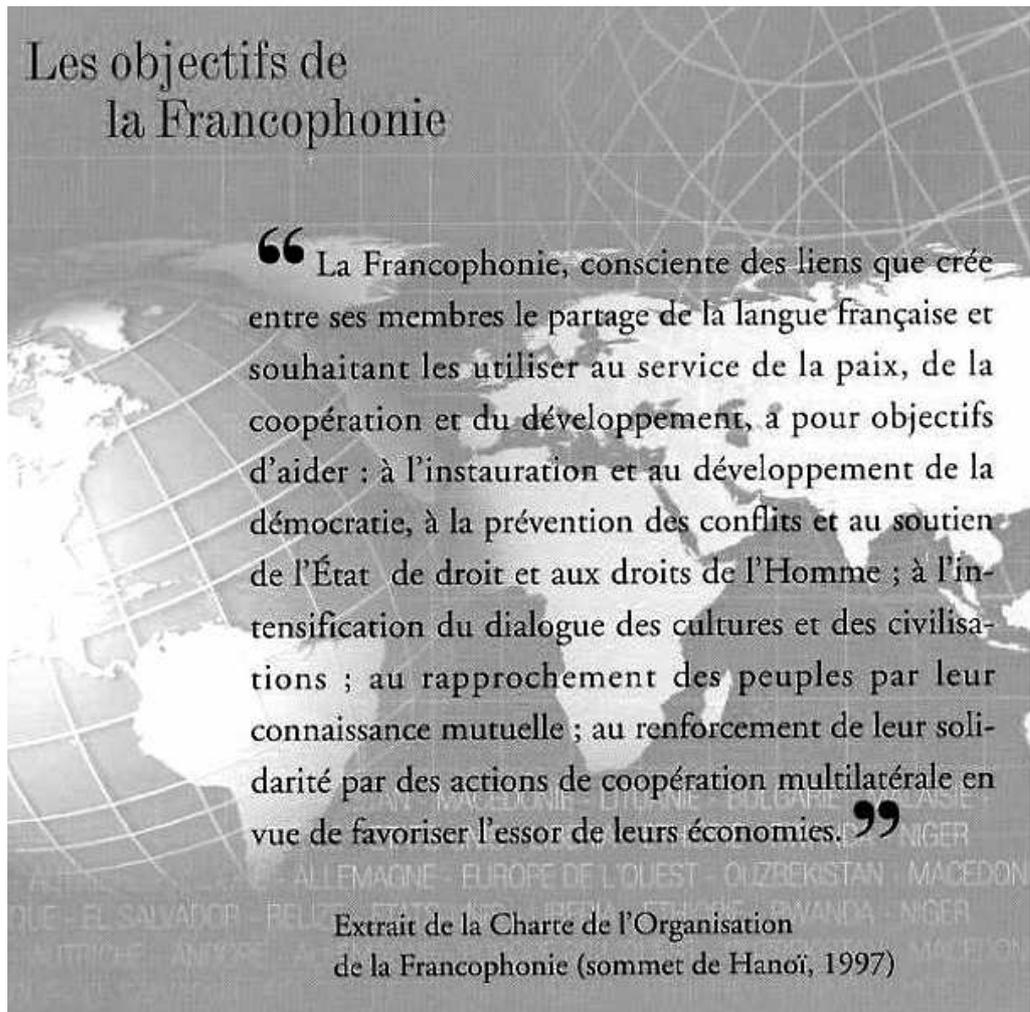
(comme d'ailleurs plusieurs Universités algériennes). Je souhaite, à titre personnel, car cela ne dépend pas de moi, que les deux pays puissent devenir à terme membres de l'Organisation"



**Pourquoi des pays qui ne sont pas francophones en sont membres ?**

"Parce qu'ils ont un environnement ou des traditions francophones (Sainte Lucie ou la Dominique) et qu'ils y voient un intérêt "

**Est-ce que la solution ne serait pas d'accueillir davantage d'étudiants ?** " Oui, mais il faut également soutenir les *A l l i a n c e s* françaises- et ne pas les fermer comme on l'a fait à Vienne- ainsi que les Associations de Professeurs de Français. "



**Que pouvez-vous dire des accidents mortels du Paris Dakar ?** " Je suis très éprouvé mais il ne faut pas réagir sous le coup de l'émotion. "

**Quelle image gardez-vous de Senghor ?** " Celle d'un poète président " tombé en politique " mais aussi celle d'un Président scrupuleusement intègre, non démagogue, non populiste, exigeant pour lui et pour les autres. Il était dur, mais il m'a beaucoup appris."

**Vous défendez la modération, est-ce que l'intégrisme islamiste radical vous paraît suffisamment contenu ?** " Il y a des zones où l'on peut être quelque peu inquiet et il

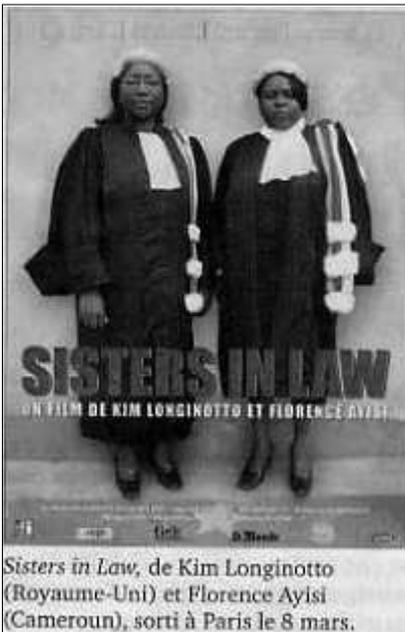
faut s'en préoccuper. Le cas du Sénégal est, vous le savez, intéressant, puisque dans un pays où 80% de la population est musulmane, Senghor était catholique, moi, musulman, je suis marié avec une catholique fervente et Wade également avec une chrétienne. J'ai été moi-même Président de la Conférence islamique qui a toujours joué un rôle modérateur.. "

**Quel regard portez-vous sur la politique française ?** " Vous ne connaissez pas votre bonheur de vivre dans une démocratie apaisée, qui possède une culture politique et des Institutions qui permettent l'alternance et même la cohabitation. Je suis l'ami de Jacques Chirac, j'avais une très grande " complicité " avec son prédécesseur. " ■



Vu au cinéma ...

**Sisters in law**



**Des femmes d'Afrique vues par " Sisters in law "**

Au Touquet, du 22 au 26 mars, se tient le " FIGRA " (Festival international du grand reportage d'actualité) qui présente plusieurs films africains... mais on n'y verra pas toutefois " Sisters in law " (sœurs de loi) tourné, en anglais, au Cameroun par un britannique (Kim Longinotto) et une camerounaise (Florence Ayisi). Ce film a, en effet, été présenté à Paris, dès le 8 mars, pour la première " journée internationale de la Femme ".

Journée symbolique pour les réalisa-

teurs dont ce film-documentaire a un but très didactique ; montrer les contraintes qui pèsent sur les femmes camerounaises , contraintes ancestrales contre lesquelles s'élèvent avec efficacité deux magistrates camerounaises : la juge Béatrice NTUBA et la procureur Véra NGASSA, en poste à KUMBA, au nord de Douala, dans l'ancien Cameroun britannique. La dernière séquence du film explique - au cas où spectateurs ne l'auraient pas encore compris - en quoi les jugements rendus (dont on vient de suivre les péripéties) sont exemplaires comme symbole de la lutte en marche pour l'émancipation des femmes. Aminata n'a-t-elle pas obtenu, grâce au jugement de la juge, le divorce d'avec son méchant mari - qui ne le voulait pas ?

De ce film militant que ne désavouerait pas une ONG humanitaire, on retiendra deux éléments intéressants.

Une image de la justice héritée de l'ancien mandat britannique, tellement différente de celles qu'ont pu instrumenter, en leur temps, les magistrats français. Sans doute, le portrait du Président du Cameroun unifié, Biya, figure dans les bureaux officiels, sans doute les voitures circulent maintenant à droite mais la présidente du Tribunal porte une manière de perruque blanche bouclée sur sa chevelure de jais et la procédure est typiquement anglo-saxonne... Pour nous Français, on ne saisit pas toujours si,

au cours de 5 à 6 dossiers traités devant la caméra, on est au stade de l'enquête de police (la commissaire est, bien sûr, une femme), de l'instruction, des plaidoiries (femmes et hommes avocats) ou du jugement - après l'intervention de ce que l'on croit être un semblant de Tribunal coutumier. Mais, en fait, qu'importe la procédure !

La richesse du film vient du spectacle qu'il dépeint à travers images colorées et discours animés de la vie des habitants, Haoussa et musulmans en l'occurrence. Les différents protagonistes : victimes, accusés, témoins composent des personnages véhéments d'une efficacité assez merveilleuse... Fourberie, méchanceté - voire sadisme des uns (ou des unes), gentillesse, générosité des autres.

Les 3 enfants (de 6 à 9 ans) mis en cause dans les enquêtes, maltraités, martyrisés ou violés , sont très émouvants, attendrissants même, d'un naturel parfait. On oublie les caméras (tenues par des femmes, aussi).

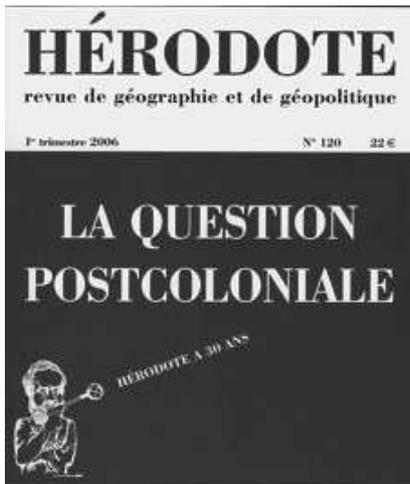
La ville de Kumba, dont les images sont sans relief, ne vaut sûrement pas le voyage, mais celles de ses habitants, renvoyées par le film, méritent plus qu'un détour. ■

**Par G. Sanner**  
et par délégation exceptionnelle :  
**Jean Serjac.**



## Lu dans la presse ...

### La revue Hérodote



"La question postcoloniale" dont traite la revue "Hérodote" ( Editions La Découverte), dans son numéro 120 publié à l'occasion de son 30ème

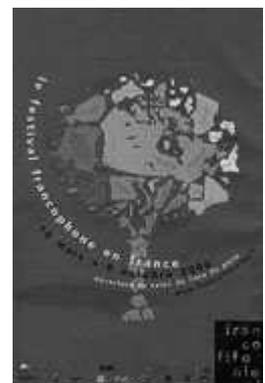
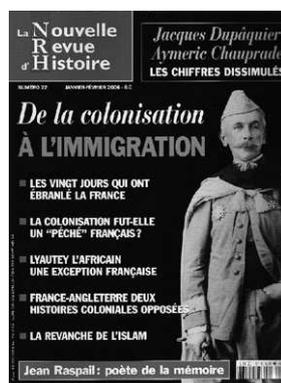
anniversaire, est tout à fait intéressante. Elle apporte, en étudiant notamment la question postcoloniale au Royaume Uni et aux Pays-Bas, ou le renouveau de la culture kabyle, une vision plus équilibrée que celle que nous avons trouvée dans "La fracture coloniale" que nous analysons par ailleurs. Mais il faut surtout, dans l'excellent article de **Roland Pourtier**, géographe de terrain, consacré à " l'Afrique noire au crible de la mémoire coloniale " retenir sa conclusion :

*" Il est urgent que le débat scientifique réinvestisse le discours sur la colonisation, que l'invective face place à une réflexion sereine, non partisane sur le passé afin que la*

*vérité ne soit plus exposée aux prurits qui périodiquement la défigurent. Les difficultés rencontrées par la France à gérer la question des immigrés ne doivent pas interférer avec les exigences de la connaissance historique.... Face au désir d'Europe " la complaisance à présenter la colonisation sous sa seule face sombre apparaît décalée et entretient un climat délétère propre à alimenter les tentations racistes. Pleurer embue la vision. Il y a mieux à faire tant les défis sont immenses. C'est pour le développement qu'il convient de mobiliser toutes les énergies. Que les regards se portent vers l'avenir : le devoir de mémoire ne saurait s'assimiler à une nécromancie.*

### Quelques revues....

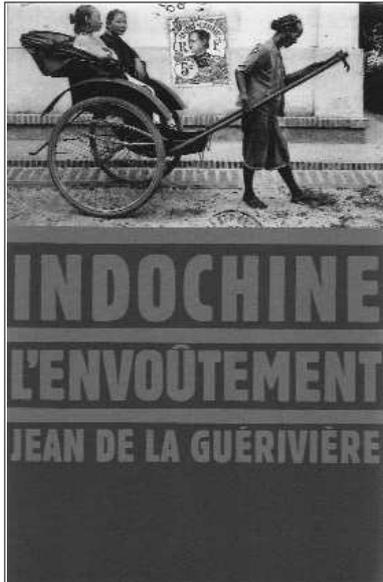
Le débat sur l'article 4 de la loi du 23 février 2005 et le passé colonial de la France, les violences qu'ont connues certaines banlieues en novembre et décembre dernier, la création d'un Conseil Représentatif des Associations Noires (CRAN), la polémique qui a entouré la publication de caricatures du prophète Mahomet, ont donné lieu à une multitude d'articles et de publications. Sans prétendre être exhaustif, AROM reproduit pour ses lecteurs quelques une des couvertures de revues qui lui ont paru les plus significatives. Si irritant qu'ait pu être parfois ce débat, il a eu un prolongement utile et serein dans le cadre du Salon du livre où, sous un arbre à palabre symboliquement dressé, les "francofonies" qui ont débuté par un hommage à Senghor et dureront toute l'année, ont obtenu large succès.





## Lu chez le libraire ...

### L'Indochine. L'envoûtement



#### L'Indochine. L'envoûtement Par Jean de La Guérvivière. Le Seuil. 2006. 410p

Le dernier livre de Jean de La Guérvivière (au seuil) est d'une telle densité que pour en faire un résumé on est tenté de le citer en entier. Comme ce serait illogique et impossible, je me limiterai à en signaler factuellement les principaux passages et chapitres, me réservant de donner, in fine, quelques appréciations personnelles compte tenue de mon expérience Indochinoise.

Pour commencer je dirai que l'ouvrage de Jean de La Guérvivière fourmille d'anecdotes. En voici la plus inattendue : En septembre 1911, Ho Chi Minh, alors employé à la compagnie des Chargeurs Réunis de Marseille adresse une lettre au Président de la

République de l'époque pour être admis à la section indigène de l'Ecole Coloniale afin, écrit-il, " d'être utile à la France ". Sa candidature ne fut pas retenue, car " non transmise par la voie hiérarchique ". Nul doute que s'il avait " intégré " l'école, Ho Chi Minh, de son vrai nom N-Guyen That Thanh, aurait été un excellent " camarade " que de La Guérvivière aurait cité juste après notre camarade Jacquemond (p62) ! Traitant d'un autre personnage, qui, lui, est entré et sorti par la mauvaise porte de l'Histoire, l'auteur apprend que l'ex empereur du Vietnam a subsisté dans les dernières années de sa vie d'une modeste pension que Mitterrand, après son élection, lui avait fait octroyer lui permettant de survivre dans un petit appartement du XVI<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Fantôme manipulé par les uns et les autres, dédaigné par de Gaulle, Bao Daï avait perdu au jeu la totalité de sa fortune.

Plus sérieux est le rappel de l'idée-force qui a commandé la conquête de l'Indochine. Trouver une voie pour pénétrer en Chine ; À ce sujet, de La Guérvivière écrit " *Au Tonkin, Garnier oubli le sous-continent, au profit de la Chine dont les Britanniques, toujours eux, avaient commencé à ouvrir la porte. Sa remontée du Mékong, on l'a vu, avait pour origine son espoir déçu de pouvoir faire de Saïgon un port de commerce fluvial avec la Chine intérieure, comme Hong-Kong était un port maritime pour les échanges avec la Chine méridionale.* "

Bien sûr, Jean de La Guérvivière traite de la guerre 1945-1975, française puis américaine, notamment en trois chapitres, 6-7 et 9. On lira Leclerc, de Lattre, Navarre et quelques autres pour aboutir au désastre de Dien Bien Phu, la seule bataille militaire de la décolonisation ! Un autre chapitre est plus agréable, celui consacré à l'aodai et à la mini - jupe avec le sous chapitre : " Tu veux baiser ce soir " (p205).

Le très important travail fourni pour rédiger ce livre a permis à Jean de La Guérvivière de mentionner des statistiques aussi étonnantes que significatives : Qu'on en juge : Le corps expéditionnaire " français " comptait en 1953, 62 000 indochinois, 18 000 noirs et 30 000 Nord-Africains, ceci malgré l'avis défavorable de Leclerc. L'armée " française " comptait aussi bon nombre d'ex-militaires allemands recrutés dès 1945 dans la zone d'occupation et qui se révélèrent d'excellents combattants... Autres statistiques : 8290 prisonniers de Dien Bien Phu ne sont pas revenus des camps vietnamiens, 10754 furent rendus et 6132 d'entre eux durent être hospitalisés aussitôt, le traitement qui leur avait été infligé étant plus sévère encore qu'à Auschwitz (p132).

On apprend encore que 2.900.000 étrangers ont visités le Vietnam en 2004, les plus nombreux étant les Chinois, puis les Américains (250 000).

Ayant passé plusieurs années au Vietnam, au Cambodge et au Laos, de

1951 à 1954, ainsi que dans le cadre diplomatique de 1970 à 1978 - Thaïlande, Laos inclus - je prendrai la liberté d'écrire que pour ce qui me concerne : "l'envoûtement" ne s'est jamais produit. Je regrette un peu que Jean de La Guérvivière n'ait pas dit ce qu'étaient les camps de concentration nord-vietnamiens et pathet-lao au Nord Laos où était pratiqué, en parti-

culier, le supplice du pal, et où mourut le très francophile Roi du Laos, sans que la France ne lève le petit doigt pour le faire libérer comme j'ai pu le constater quand j'étais en poste à Vientiane. Peut-être l'auteur aurait-il pu en dire davantage sur ce sinistre aspect des choses et sur une politique un peu trop empressée à tendre la main à Hanoi. Dans quel intérêt ?

Pierre Brisson, directeur du Figaro écrivait le 8 mai 1954 : " *Ceux qui sont morts en Indochine sont morts parce que nous n'avons pas su faire cette guerre, parce que nous n'avons su ni la vouloir ni la refuser...* " Bref, pour en savoir davantage, il faut lire ce livre, une véritable somme sur l'Indochine.■

**Christian Lambert**

### La fracture coloniale



#### La fracture coloniale : La société française au prisme de l'héritage colonial

de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire, Olivier Barlet, Collectif Editions la Découverte

Davantage que son titre accrocheur, le sous-titre de cet ouvrage, " la société française au prisme de l'héritage colonial ", reflète son contenu qui porte sur les problèmes d'intégration au sein de la République et sur ceux plus récents de violence dans les banlieues.

Dans une longue introduction, les trois historiens qui ont dirigé cette

publication aux Editions La Découverte, Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, soulignent le caractère bien spécifique de la situation française. Les " ressacs " actuels tiendraient largement au refus de la République d'intégrer la colonisation à part entière dans son histoire.

La première partie de l'ouvrage, intitulée " histoire coloniale et enjeux de mémoire ", illustre le principe du refus, qui persiste jusqu'à aujourd'hui, de reconnaître les origines républicaines de la fracture coloniale. L'occultation débute dès 1804 avec la défaite subie lors de l'indépendance d'Haïti ( Marcel Dorigny ). Puis vient la promotion d'un " modèle colonial " français, le déni des violences qui accompagnèrent la conquête de l'Algérie ( Benjamin Stora ), " l'utopie coloniale " des Départements et Territoires d'Outremer ( Françoise Vergès ). Face à l'imagerie coloniale, à la méfiance à l'égard de l'Islam, à " l'éclatement " des Musées, l'Ecole et l'Université auraient gardé le silence, complices d'une République qui aurait trahi ses valeurs et rendu " inaudible " notre histoire coloniale ( Marc Ferro ).

L'étude de ce passé colonial, tel que l'exposent les auteurs, reste pourtant indispensable pour comprendre les

multiples problèmes d'intégration qui se posent aujourd'hui à la société française en général et à certaines banlieues en particulier.

La seconde partie de l'ouvrage fait appel à l'analyse et parfois au témoignage direct d'une douzaine de brillants professeurs, sociologues, anthropologues, politologues, d'un médecin, d'un journaliste, de critiques d'art ou de cinéma, dont les démonstrations, dans un style propre à chaque discipline, convergent pour dénoncer la persistance du fait colonial dans les rapports avec les populations noires et arabes, qu'elles soient françaises ou issues de l'immigration.

A côté de la réflexion classique d'Achille Mbembe sur l'altérité et l'indispensable diversité, de celle de François Gèze sur la Françafrique, on retrouvera une analyse pleine d'humour de Rony Brauman sur les nouvelles croisades d'hygiénisation des ONG et une excellente description de la banlieue comme " théâtre colonial " de Didier Lapeyronie. Le degré de " déréalisation " dans lequel se trouvent les jeunes des banlieues, aussi bien que les conclusions d'une enquête de terrain menée dans la région de Toulouse plaident, selon tous ces experts des sciences humaines, en faveur d'une réintégration urgente de l'histoire coloniale dans les programmes.

Ouvrage d'historiens et d'intellectuels le plus souvent engagés, " La fracture coloniale ", offre une approche pluridisciplinaire intéressante des pro-

blèmes des banlieues. Il est en revanche moins sûr que l'enseignement de l'histoire coloniale, tel qu'il est proposé, soit de nature à apaiser

les esprits et surtout à séduire ceux qui ont à choisir les programmes.■

Raymond Césaire

## Jamais je n'ai cessé d'apprendre l'Afrique

**Jamais je n'ai cessé d'apprendre l'Afrique**  
de Jean Audibert  
Karthala, 2006



« Je prends ». Telle fut la réponse de Jean Audibert le jour de 1950 où Paul Masson, alors directeur de cabinet du gouverneur de la Haute-Volta, lui exposa l'ambition de ses services dans ce territoire : lancer « un grand programme de petits travaux », notamment des barrages de terre pour limiter les dégâts de la sécheresse ; créer de nouveaux postes administratifs permettant d'instaurer le dialogue entre le médecin, l'instituteur et le chef coutumier pour une lutte commune contre les grandes endémies. Cette réponse du jeune breveté de l'Enfom débarquant à Ouagadougou plut beaucoup à son aîné. Elle annonçait une détermination que confirma toute sa carrière.

Contrairement à ce que peut faire croire le titre de ce livre, il ne s'agit

pas d'un essai d'Audibert à proprement parler mais d'un recueil posthume d'interviews, de discours et de notes diverses, réunis par des amis et par André Dore-Audibert, sa veuve, après sa mort en 1999. Ces textes constituent un témoignage qui devrait inciter à plus de mesure ceux – universitaires, journalistes, politiciens – qui se dispensent de s'interroger sur leurs propres morale et compétence en faisant sans risque le procès des générations précédentes dans l'actuel « débat » sur la colonisation.

Archétype du « Colo », Audibert, qui eut l'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ pour témoin de son mariage, choisit de rester en Afrique après 1960, en intégrant le jeune ministère de la Coopération. Dix ministres lui confièrent des missions diverses de 1960 à 1976. En 1981, la gauche au pouvoir le choisit comme directeur de cabinet de Jean-Pierre Cot, qui différait de ses prédécesseurs dans sa conception de la conduite à tenir avec les dirigeants africains. L'expérience Cot ayant échoué, notamment en raison de l'hostilité d'une partie des socialistes, Audibert fut « promu » ambassadeur en Europe. Jusqu'au jour de 1986 où François Mitterrand le rappela à Paris en le prenant comme conseiller diplomatique pour les Affaires africaines. On était alors en pleine cohabitation ; Jacques Chirac, Premier ministre, avait pour sa part rappelé Jacques Foccart pour tenir le même rôle auprès de lui. Le chef de l'État sentait bien que son fils Jean-Christophe, en principe numéro 1 – avant Audibert – de la cellule élyséenne pour le continent noir, ne faisait pas le poids face à

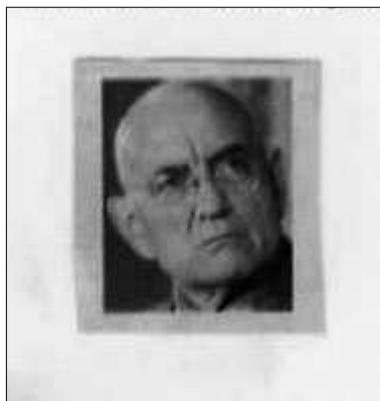
l'ancien homme de confiance du général de Gaulle. Audibert et Foccart pouvaient diverger, mais ils se respectaient. Grâce à eux, c'est sans doute en matière africaine que la « cohabitation » fut le moins néfaste pour la France.

Grand lecteur, Audibert ne prit jamais le temps d'écrire ses Mémoires. Il faut donc se contenter des textes divers réunis dans ce volume pour savoir comment il concevait son rôle et deviner son intime conviction quant à l'avenir de l'Afrique. La méthode a ses limites. Audibert, s'il avait rédigé lui-même son testament spirituel, eût sans doute évité certaines redondances. Mais c'est mieux que le silence des hommes d'action morts prématurément. Le titre choisi m'a fait craindre un moment qu'on le fasse passer pour un « afro-béat », un de ces dirigeants qui pensent que l'amitié avec les Africains commande le silence sur les échecs et les torts de eux-ci. Sans s'être transformé en « afro-pessimiste », Audibert se révèle généralement lucide et sans complaisance. Par exemple dans une déclaration à Frédéric Lejeal, jeune chercheur préparant un mémoire de DEA : « Le pire serait que nous considérions que l'Afrique relève désormais uniquement de l'aide humanitaire et de l'action des ONG. » Autrement dit que l'émotivité et les bons sentiments priment sur le dur devoir de vérité à l'égard de nos anciens colonisés pour qu'ils parviennent à un développement durable. C'était en 1994 et cela tranchait déjà sur la langue de bois de la Coopération.■

Jean de la Guérvrière

**Fiers de l'Empire !**

**Fier d'être Français de Max Gallo  
Fayard**



**FIER d'être français**

Il faut bien que quelqu'un monte sur le ring et dise: « Je suis fier d'être français. »

Qu'il réponde à ceux qui condamnent la France pour ce qu'elle fut, ce qu'elle est, ce qu'elle sera: une criminelle devenue vieilleries décadentes.

Or nos princes, qui devraient la défendre, au lieu de pratiquer la boxe à la française, s'inspirent des lutteurs de sumo!

Comment ne pas chanceler dans ces conditions?  
Et les procureurs de frapper fort.

Ils exigent que la France reconnaisse qu'elle les opprime, qu'elle les torture, qu'elle les massacre. Seule coupable! Pas de héros dans ce pays! Renversons les statues, déchirons les légendes. Célébrons Trafalgar et Waterloo, et renions Austerlitz!

Ils veulent que la France s'agenouille, baisse la tête, avoue, fasse repentance, reconnaisse ses crimes et, tondu, en robe de bure, se laisse couvrir d'insultes, de crachats, heureuse qu'on ne la « nique » qu'en chanson et qu'on ne la brûle que symboliquement chaque nuit!

Il est temps de redresser la tête, de hausser la voix, de monter sur le ring... et de boxer à la française!

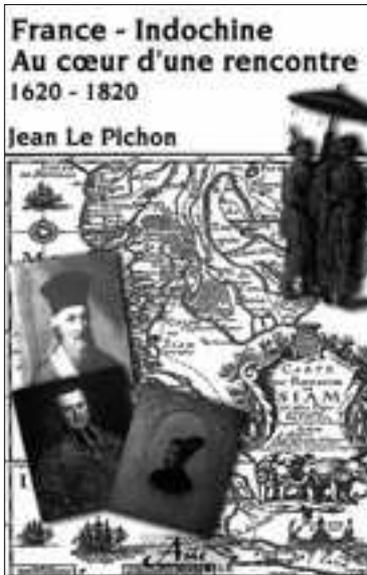
**France-Indochine. Au cœur d'une rencontre, 1620-1820**

**France-Indochine. Au cœur d'une rencontre, 1620-1820 de Jean Le Pichon Éditions du Jubilé, 2005**

La passion de l'Indochine peut faire des miracles, y compris celui de transformer un historien amateur en historien chevronné. En 1973, Jean Le Pichon, né en 1906, avait derrière lui

un long passé d'homme d'action au Vietnam quand il consacra le début de sa retraite à l'histoire des relations franco-indochinoises aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Ce travail l'occupait pendant quatre ans. Il fut publié en 1998, trois ans après sa mort dans une édition à tirage limité. La ferveur de ses enfants, tous nés en

Indochine, fait qu'il est réédité par une maison susceptible de lui assurer une moins modeste diffusion. D'abord planteur d'hévéas en Cochinchine, Jean Le Pichon devint inspecteur de la Garde indochinoise, tout en se transformant occasionnellement en explorateur ethnologue. Il était conseiller du gouvernement de



Saïgon, après la partition de 1954, quand il participa à l'implantation des réfugiés catholiques affluant du Tonkin. En 1956, à bord du *Golo*, une barge de débarquement, ultime vestige de la Marine française dans la région, il vit jeter à la mer cent tonnes de conserves périmées dont notre intendance voulait se débarrasser. Le ventre du *Golo* ne contenait pas seule-

ment des boîtes de sardines et de *corned-beef* ; s'y trouvaient aussi alignés 2200 cercueils vides destinés à rapatrier les corps des soldats français exhumés du Centre Vietnam. Cela se passait au large de Tourane et c'est sans doute la contemplation désolée de cette baie chargée d'histoire pendant cette mission sinistre qui fut le ressort ultérieur de ce livre.

Tourane, (aujourd'hui Danang) par laquelle tout a commencé... C'est dans cette région que débarque le premier Français, Alexandre de Rhodes, en 1624. Le Pichon accorde une importance capitale au missionnaire inventeur du *quôc ngu*, l'" écriture nationale ", la langue vietnamienne passée des idéogrammes chinois aux caractères latins. Selon lui, cette transformation n'eut pas seulement pour effet de faciliter la communication du Vietnam avec l'Occident, elle l'affranchit de la tutelle chinoise, elle lui permit de développer " une personnalité très différente, avec une saveur propre ".

À partir de la figure emblématique de De Rhodes, un des quatre Français dont des rues d'Ho Chi Minh-ville portent encore le nom (avec Pasteur, Calmette et Yersin), Le Pichon développe l'histoire de la " rencontre " de deux peuples aux grandes affinités intellectuelles malgré la différence de race. Il le fait sans craindre d'aller contre diverses idées reçues grâce à l'assurance que lui donnent de longues et méthodiques recherches personnelles, dont

témoigne une impressionnante bibliographie à base d'ouvrages d'époque. Ainsi formule-t-il sur Nguyen Anh, devenu empereur d'Annam sous le nom de Gia Long en 1802, unificateur du pays avec l'aide des Français, un jugement moins admiratif que celui de la majorité de nos historiens. " Gia Long, à l'entrée du XIXe , a tenu entre ses mains la grande chance du Vietnam, il ne l'a pas saisie. Son pays aurait pu, trente-cinq ans avant le Japon, opérer une évolution et devenir le premier État moderne de l'Asie du Sud-Est. Les bateaux européens et américains apparaissaient dans ses ports et il disposait du *quôc ngu*, remarquable instrument de liaison. Ce qui aurait dû être des atouts devait devenir, dans un tout autre jeu, des cartes inutiles et néfastes. L'écriture nouvelle ne fut plus qu'un langage suspect et les chrétiens, en rapport avec des missionnaires étrangers, étaient condamnés à apparaître comme les fourriers de l'ennemi. Certes, Gia Long a gardé le sens de la mesure, son attitude fut négative et non pas agressive, mais l'orientation de sa politique était nettement donnée. Ses successeurs la conduiront très logiquement jusqu'à l'absurde. "

Catholique fervent, Le Pichon a privilégié l'aspect missionnaire dans le récit de la " rencontre " de cette partie de l'Asie avec l'Occident. Celle-ci revêtit d'autres facettes, par exemple la fascination que des fonctionnaires républicains, souvent francs-maçons, exerçaient sur une partie des intellectuels vietnamiens en rupture avec le mandarinat. Le livre n'en parle pas, il s'arrête avant, probablement parce que l'auteur se sentait plus d'affinités avec les missionnaires de l'Ancien Régime qu'avec les colonisateurs de la III<sup>e</sup> République.

" Le catholicisme vietnamien s'est progressivement enraciné et a fini par s'affirmer dans une culture autochtone, formé à la résistance par deux siècles de persécutions, conclut Le Pichon. Devenu majeur, il est aujourd'hui dégagé de toute influence européenne. " Ce catholicisme fut mis à l'épreuve par la lutte révolutionnaire d'Ho Chi Minh. Jean Le Pichon se trouvait alors au Vietnam. Divers écrits réunis par son fils, le général Tanneguy Le Pichon, raconteront prochainement cette période sous le titre *Trente ans d'Indochine. 1927-1957*. Si le témoin est égal à l'historien, cela promet d'être intéressant. ■

**Jean de la Guérivière**

**Visite au général Philippe Roisin,  
père des Troupes de Marine  
et commandant de l'Ecole militaire de spécialisation de l'outre mer et l'étranger  
(EMSOME)**

L'Ambassadeur Raymond Césaire, Président d'AROM et le général (cr) Gilbert Chavannes, Vice Président, ont rendu visite le 7 mars au Général Philippe ROISIN qui remplit, à la Caserne Guynemer à Rueil-Malmaison la double fonction de " père de la coloniale " et de commandant de l' EMSOME (qui a remplacé le CMIDOME autrefois basé à Versailles) . Cette visite a permis de voir comment cette Ecole s'inscrit dans le nouveau dispositif de Coopération militaire et de défense qui, depuis 1998, dans un souci de cohérence des interventions et d'économie des moyens, ne dépend plus du Ministère de la Coopération comme c'était autrefois le cas pour l'Afrique, mais de la Direction générale des Affaires politiques de Sécurité du Ministère des Affaires Etrangères.

Les Troupes de Marine (" les marsouins ") constituent par tradition et vocation l'un des éléments essentiels de notre dispositif outre-mer comme de nos capacités de projection dans les pays étrangers où la France se trouve engagée.

L'EMSOME, avec un encadrement de 70 officiers et sous-officiers, dispense une forma-



tion préparatoire aux cadres, officiers et sous-officiers, appelés à servir outremer. Elle donne des formations plus spécifiques aux attachés de défense et aux militaires appelés à servir en coopération ou dans les unités du service militaire adapté. Enfin une large part de la formation est également consacrée à la préparation opérationnelle des unités projetées pour des missions de courte durée, que ce soit en Afrique ou au Moyen-Orient.

L' EMSOME s'adresse désormais à l'ensemble des unités de l'Armée de terre. Elle constitue surtout un lien privilégié avec les armées étrangères et notamment celles des pays africains puis qu'elle a formé en 2005 quelques 24

000 stagiaires de ces pays.

Deux publications permettent de diffuser l'information et de garder le contact : la plus ancienne, " l'Ancre d'or ", est la revue bimestrielle des troupes de marine et " Frères d'Armes " le bulletin trimestriel de liaison de la Coopération militaire française.

Rappelons que ce sont neuf " marsouins " qui sont tombés dans l'exercice de leur mission le 6 novembre 2004 à Bouaké.■



## Activités de l'association



**L**e Conseil d'administration n° 9 du 6 décembre 2005 avait accepté la démission de Serge Jacquemond du poste de Président. Raymond Césaire a accepté de le remplacer.

Convoquée dans les formes habituelles par son nouveau Président, l'Assemblée générale du 23 Janvier 2006 a approuvé les comptes de l'exercice écoulé qui restent en équilibre compte tenu des appuis dont bénéficie l'Association. Elle a décidé de maintenir les cotisations à 30 E pour 2006 sous réserve du renouvellement de ces aides.

L'Assemblée a procédé au renouvellement du mandat des membres du Conseil d'administration qui venait à expiration et à procédé à l'élection de nouveaux membres. Ce Conseil est aujourd'hui composé suivant le tableau ci-contre.

Il est confirmé que sont délégués de l'Association en province, Pierre Troude pour la Normandie, Maurice Puechavy pour le Centre, Marc Botti pour la Provence, Pierre Berthoumieu pour le Languedoc, et Daniel Mariani pour la Corse.

Il est prévu de demander à des membres de l'Association d'accepter d'être également, dans d'autres régions, outremer ou à l'étranger les délégués de celle-ci.

Les orientations qui ont été données par l'Assemblée Générale, dont le compte rendu figure sur le site de l'Association : [www.arom-asso.com](http://www.arom-asso.com) ont fait apparaître le souhait de ses membres de continuer à porter témoignage - sans polémiquer - de l'action qu'ils ont accomplie outremer et d'approfondir les relations d'amitié qu'ils y ont établies. AROM s'efforcera de rechercher, dans les évolutions actuelles, des thèmes propres à maintenir la fidélité de ses membres à un certain nombre de valeurs. Dès lors que le tumulte est quelque peu retombé, une rencontre sur histoire, mémoire et témoignages devrait être envisagée à la rentrée. De même l'intérêt d'une réflexion spécifique sur les DOM, TOM et Pays d'Outremer dans le contexte franco-français et international a-t-il été signalés. ■

### Président et membres d'honneur :

**Abdou DIOUF** Président d'Honneur - Secrétaire général de l'Organisation de la Francophonie Ancien Président de la République du Sénégal

**Pierre MESSMER** Membre d'Honneur - Ancien Premier Ministre

**Henri SENGHOR** Membre d'honneur - Ancien Ambassadeur du Sénégal

### Conseil d'Administration :

**Paul BLANC** Vice Président - Ancien Ambassadeur

**Raymond CESAIRE** Président - Ambassadeur de France

**Françoise CHAPPUIS** Chargée de Mission au Musée Guimet

**Gilbert CHAVANNES** Vice Président - Général des Troupes de Marines (c.r.)

**Martine CUTTIER** Universitaire

**Marc DEQUECKER** Informaticien

**Sabine DIDELOT** Bureau de l'Association Nationale des Anciens d'Indochine.

**Jacqueline GUE LAFEUILLE** Professeur

**Jean de la GUERIVIERE** Ecrivain - Journaliste

**Serge JACQUEMOND** Ancien Directeur dans le Groupe Caisse

des Dépôts et Consignations. Ancien Président d'AROM

**Dominique LAFEUILLE** Trésorière - Comptable

**Christian LAMBERT** Ancien Ambassadeur

**François LAURENT-ATTHALIN** Directeur informatique

**Philippe MARCHAT** Inspecteur général des Finances

**Jean-Christophe ROMER** Universitaire - Directeur du CEHD

**Paul SIMEON** Ingénieur conseil

**Hélène TROUDE** Secrétaire Adjointe - Ancien Professeur

## Institutions et associations amies

### L'ACADEMIE DES SCIENCES D'OUTRE MER

Elle a voté le 27 janvier 2006 la motion suivante :

L'Académie des Sciences d'Outre mer, dans sa fonction de conseil statutaire des pouvoirs publics ;  
rappelant que ses membres ont pour la plupart servi dans les territoires placés anciennement sous l'autorité de la France ou dans des pays en voie de développement ; qu'ils peuvent unanimement témoigner de l'apport de celle-ci à l'émancipation des peuples et à leur évolution politique, économique et sociale ; qu'ils peuvent également dire comment ils les ont accompagnés vers leur indépendance et ont contribué à établir des relations amicales entre eux et la France ; et qu'elle s'honore même de compter parmi ses membres d'éminentes personnalités de pays situés au delà des mers ;

-préoccupée par le climat dans lequel se développe la polémique à propos de la présence historique de la France dans certains de ces pays, polémique préjudiciable à une réflexion objective et sereine ;

-constatant, sans se dissimuler les aspects négatifs qui accompagnent toute œuvre humaine, que les aspects positifs ne peuvent être contestés ;

1- affirme qu'elle a vocation et compétence à apporter sa contribution sur toutes les questions concernant l'Outre Mer et qu'elle est ainsi en mesure de répondre à toutes informations et de d'éclairer toute réflexion dans ce domaine, ainsi que d'en informer les pouvoirs publics ;

2- s'élève avec force contre la campagne de désinformation niant les aspects positifs de la contribution de la France au développement des pays dont elle avait la charge

Elle a remis, dans sa séance du 3 mars, ses prix littéraires pour 2005 qui sont allés à :

**Prix Robert DELAVIGNETTE** attribué à un ouvrage traitant du Tiers Monde

" Le Colonel Chérif Cadi " par Jean-Yves BERTRAND-CADI. Ed Maisonneuve et Larose. Paris . 2005.

**Prix Louis MARIN**, attribué à un ouvrage traitant des

sciences humaines en général :

" Les beautés noires ". D'Elvire MAUROUARD . Ed . Kartala. Paris 2005

**Prix Maréchal LIAUTEY**, attribué à un ouvrage sur l'Afrique du Nord, l'Afrique sub-saharienne ou l'Océan Indien :

" Dardanelles Orient -Levant 1915-1921 " Association pour le souvenir des Dardanelles et Fronts d'Orient. Editions l'Harmattan Paris 2005.

**Prix Auguste PAVIE** attribué à un ouvrage traitant de l'Asie, de l'Indochine ou du Pacifique.

" Paul Doumer, Gouverneur général de l'Indochine 1897-1902 " Amaury LORIN l'Harmattan Paris 2005.

**Prix Albert BERNARD** attribué à un ouvrage sur la Corne de l'Afrique.

" Peintures sacrées d'Ethiopie, collection de la mission Dakar - Djibouti.

Anaïs WION, Claire BOSC - TIESSE. Ed Sépia. Paris 2005.

**Prix Robert CORNEVIN** attribué à un ouvrage traitant de l'histoire de l'Afrique.

" Les tirailleurs sénégalais " du Colonel Mamadou Lamdou TOURE Ed les 3, Orangers Paris 2005

**Prix Luc DURAND-REVILLE** attribué à un ouvrage traitant des aspects positifs de la colonisation

" Tikatoûtîn " de Marcel GAST Ed La Boussole Seyssinet 2004.

**Prix BOURDARIE** attribué à un ouvrage traitant d'un sujet littéraire artistique ou social en Afrique.

" L'école du Pharo, cent ans de médecine Outre Mer 1905-2005 "

Eric DEROO, Antoine CHAMPEAUX, Jean Marie MILLELIRI, Patrick QUEGUINIER . Ed Lavauzelle, Panazol 2005.

L'Académie a également écouté, au cours de sa séance du 3 mars, l'éloge très émouvant de Gabriel LISETTE. prononcé par Jean -Robert PITTE, brillant Universitaire, élu membre titulaire 1ère section. Gabriel LISETTE, originaire de la Guadeloupe, Administrateur de la France d'Outre Mer, rêvait d'une carrière comparable à celle de Félix

EBOUE. Il débuta à Pointe Noire puis fut affecté au Tchad où, patronné par Houphouët-Boigny et le RDA, il bifurqua rapidement vers une carrière politique. Député, Ministre Conseiller de la Communauté, Chef de gouvernement, il deviendra Vice Président de la République du Tchad avant d'être écarté par François Tombalbaye. Revenu en France dans les années soixante, Gabriel LISETTE sera nommé Ambassadeur auprès de la Commission Economique pour L'Amérique latine (CEPAL). En résidence à Sainte-Rose, il échouera aux législatives mais gardera néanmoins localement une vie politique et mutualiste très active. Décédé en 1996, il aura marqué, par sa chaleur humaine et son habileté politique, l'histoire de la décolonisation et les relations de la France avec l'Afrique comme avec l'Amérique latine au cours du demi siècle écoulé.

Les publications de l'Académie rendront compte en détail de ces séances.

**Programme prévisionnel : à 15 h , 15 rue Lapérouse 75116 Paris..**

**Vendredi 28 avril :** " Mémoires de Vanikoro, la problématique du naufrage de l'expédition Lapérouse " par François Bellec.

" Les huiles essentielles " par Didier Ramiandrasoa, Ingénieur chimiste.

**Vendredi 12 mai :** " Biographie d'Ernest Noirot " par

Philippe David.

" Les négritos des îles Adama (Inde) confrontés à la colonisation britannique et au développement indien " par Bernard Dupaigne.

**Vendredi 19 mai :** Séance sur la Côte d'Ivoire :

" La politique de la France en Afrique à l'épreuve des événements de Côte d'Ivoire. " par André Ronde.

" La Côte d'Ivoire : le syndrome ivoirien " par Jean-Louis Castelnau, ancien Président du CIAN.

**Vendredi 16 juin :** Séance sur l'Iran.

" Réflexions sur l'identité iranienne " par Xavier de Planhol.

" L'Iran des nomades : évolutions récentes et avenir " par J-P Digard

" L'Iran des villes : une nouvelle géographie sociale et culturelle " par Bernard Hourcade, Directeur de recherche au CNRS.

**Vendredi 23 juin :** Séance sur " L'ONU et l'Afrique " présentée par André Lewin.

" Les africains à l'ONU " par André Lewin.

" l'ONU et les dossier africains " par Moustapha Niasse.



## LA COORDINATION POUR L'AFRIQUE DE DEMAIN ( CADE ).



Dans le cadres de son cycle sur " la marche de l'Afrique vers la démocratie ", la CADE organisera une rencontre débat le **mercredi 26 avril** sur :

" La gésine de l'Afrique moderne : de la démocratie formelle à la démocratie réelle ".

et le **mercredi 17 mai** sur :

" des vieilles démocraties africaines "

Le lieu de déroulement de ces rencontres débats sera précisé dans la prochaine lettre de la CADE ou en téléphonant au : 01 44 93 87 45.

Voir également le site de la CADE :[http:// www.afrique-demain.org](http://www.afrique-demain.org)

**LA SOCIETE DES AMATEURS DE L' ART AFRICAIN (SAAA).**



Cette Association, créée par Gabriel Massa et dont il a assuré pendant douze ans la présidence, a organisé cinq expositions d'une remarquable qualité. Son fondateur en prépare une sixième pour 2007 sur " Cheval et Cavalier dans l'Afrique Noire ". La SAAA, dont la présidence est aujourd'hui assurée par Michel CUIGNET, qui a longtemps servi en Afrique, a publié dans ses nouveaux bulletins de décembre 2005 et mars 2006, deux articles de Pierre Graindorge sur " le marché des objets d'arts premiers en France ", point de vue utile pour de nombreux membres d'AROM qui possèdent souvent des pièces intéressantes et à la veille de l'ouverture, en juin prochain, du Musée du Quai Branly qui suscitera sans

doute un nouvel intérêt pour cet art..

SAAA (Michel Cuignet) 16 rue Rambuteau 75 003 PARIS  
Tel :01 42 77 97 40 Courriel : amateur. art. africain @ free.fr et l'excellent site [http:// amateur.art.africain.free.fr](http://amateur.art.africain.free.fr)

Toute la documentation sur le futur Musée du Quai Branly peut-être trouvée sur son site :[www.quaibrantly.fr](http://www.quaibrantly.fr)

Une Société des Amis du musée du quai Branly présidée par Louis Schweitzer a été constituée pour soutenir par l'intermédiaire du mécénat les activités et le développement du musée. Les particuliers peuvent y adhérer. Adresse : 222, rue de l'Université 75343 Paris cedex 07 tel 015661 53 80 courriel : [amisdumusée@quaibrantly.fr](mailto:amisdumusée@quaibrantly.fr) site :[www.amisquaibrantly.fr](http://www.amisquaibrantly.fr)



**L'ASSOCIATION REALITES et RELATIONS INTERNATIONALES (ARRI).**



**Mercredi 5 avril** de 18 à 20h à l'IPSEC 16 Place du Général Catroux Pais 17ème  
Quelle gouvernance mondiale au XXI ème siècle : Scénarios possibles ? par Daniel Lebègue.

**Lundi 10 avril** de 9h à13 h à l'IPSEC: 16 Place du général Catroux 75017 :colloque "  
Rendre l'Europe Populaire " introduit par Michel Herbillon.

**Mardi 11 avril** déjeuner-débat de 12 h 45 à 15 h au mess des Officiers de la Garde Républicaine 1 place Baudoyer Paris 4ème. " La lutte contre les discriminations liées à l'origine des personnes " avec Louis Schweitzer.

**Jedi 27 avril** déjeuner-débat mêmes lieux et heures que ci -dessus " La LOLF, levier essentiel de la modernisation de l'Etat ". avec André BARILARI.



## L'Amicale des anciens élèves du Lycée Van Vollenhoven de Dakar

### AROM et les Anciens Elèves

#### Le Lycée Van Vollenhoven de Dakar et l'Amicale des Anciens Elèves

Le Lycée de Dakar a pour origine la création en 1925 du Cours d'Enseignement Secondaire installé dans la partie haute de la ville que l'on nomme le Plateau, où se trouvait notamment le Palais du Gouvernement Général, et à l'arrière d'un square où était érigé une stèle à la gloire de Van Vollenhoven.

Léopold Sédar Senghor adolescent, qui venait du Séminaire-Collège Libermann créé à Dakar en 1925 où il s'était déjà fait remarquer par ses étonnantes capacités intellectuelles, y a été transféré en 1926 pour 2 années scolaires avant de poursuivre de brillantes études au Lycée Louis le Grand à Paris avec le succès que l'on connaît.

La nécessité d'agrandissement des locaux pour répondre au développement de la capitale fédérale dès les années 1930, a amené les Autorités d'abord à transférer l'établissement secondaire dans des locaux mieux adaptés en ville, déjà occupés en partie par des classes primaires, et à lui donner le nom de Lycée de Dakar. Simultanément, l'Administration décidait la construction de bâtiments spécifiques pour abriter l'enseignement secondaire, et le projet sera mené à bien pour la rentrée scolaire 1938 dans un périmètre situé dans le quartier du Plateau, en bordure d'une rue qui portera plus tard le nom du 18 juin, à proximité de l'Ecole de Médecine Fédérale qui sera transformée en



Faculté de Médecine, implantée plus tard sur le Campus Universitaire de Fann, à la périphérie de la ville.

Dans le courant de l'année 1939, au cours d'une cérémonie officielle, le Lycée de Dakar a été baptisé " Lycée Van Vollenhoven " après que Monsieur Louis Arnaud, Professeur d'Histoire et Géographie durant de nombreuses années au Lycée, ait fait l'éloge de la brève mais éclatante carrière du Gouverneur Général Joost Van Vollenhoven. Celui-ci qui a été à la tête du Territoire pendant la 1ère Guerre Mondiale, a été tué à l'ennemi sur le front de l'Aisne le 20 juillet 1918, alors qu'il officiait comme Capitaine d' une unité du 1er RICM (Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc) qu'il avait demandé à rejoindre.

Le Lycée Van Vollenhoven ne cessera de se développer au cours des années d'après guerre qui ont vu se moderniser et s'équiper la Capitale de la Fédération de l'AOF, avant que n'interviennent les échéances politiques ayant conduit aux indépendances des différents Etats qui la constituaient. On prête d'ailleurs à Pierre Messmer, dernier Gouverneur Général de l'AOF en 1960, ce compliment flatteur selon lequel " le Lycée de Dakar était à l'époque le meilleur Lycée Français d'Outre-Mer... ". Il est vrai

que bon nombre d'anciens élèves, français, sénégalais ou africains de l'ouest, se sont illustrés dans les études universitaires ou les Grandes Ecoles en France.

Ce n'est qu'en 1984, plus de 20 ans après l'Indépendance du Sénégal (1960) que le Gouvernement Sénégalais a



Lycée Van Vollenhoven (1945)

décidé de rebaptiser l'établissement " Lycée Lamine Guèye ", du nom du 1er Maire sénégalais de Dakar en 1945.

L'Amicale des Anciens Elèves du Lycée Van Vollenhoven de Dakar (A.A.E.L.V.V.) a vu le jour en 1997 en France, succédant en fait à un regroupement informel de quelques anciens élèves qui existait déjà depuis plusieurs années, et qui s'était intitulé " La Pirogue ". Elle s'est dotée alors d'un statut d'Association selon la Loi de 1901, et d'un logo qui a repris en fait celui de l'association sportive du Lycée dans les années 1940...

L'AAELVV peut alors mobiliser les moyens financiers que lui apportent les cotisations de ses membres qui sont à l'heure actuelle au nombre de 230, pour un budget d'environ 5000 €, et son souci est effectivement de maintenir des liens d'amitié entre ceux qui ont fréquenté le Lycée de Dakar, toutes nationalités confondues. C'est ce qui motive l'organisation de 2 ou 3 réunions par an, parfaitement conviviales, à Paris ou en Province, mais aussi chaque année la réalisation d'un voyage au Sénégal qui est l'occasion pour ceux qui y participent d'apprécier notamment les véritables atouts du tourisme sénégalais, mais aussi d'apporter aux élèves actuels du Lycée une aide matérielle à leur scolarité (fourniture de livres scolaires, d'équipements médicaux ou sportifs) dans la mesure des moyens susceptibles d'être octroyés par notre Amicale (de l'ordre de 1500 € par an depuis 1999).

Enfin l'Amicale tâche de perpétuer le souvenir de Van Vollenhoven en gardant le contact avec les Délégations Départementales du Souvenir Français et des Anciens Combattants de l'Aisne qui veillent à l'entretien du monument qui lui a été dédié en forêt de Villers-Cotterêts près

du village de Longpont depuis 1938. En outre, l'émission d'un timbre à l'effigie de Van Vollenhoven a été déjà proposée depuis 2004 au Service Philatélique de La Poste, mais le projet n'a pas encore été retenu par la Commission Interministérielle qui décide du Programme Philatélique annuel.



Joost Van Vollenhoven

Pour ceux qui voudraient en savoir plus sur Van Vollenhoven, l'Amicale et en particulier R. PRIAM, tient à leur disposition une bibliographie des ouvrages dans lesquels il est évoqué, et propose aussi de leur fournir un des quelques exemplaires qui subsistent encore de la réédition par l'Association en 2003 du livre datant de 1920, intitulé " Une Ame de Chef, Le Gouverneur Général Joost Van Vollenhoven ", publié à l'époque à l'initiative d'éminentes personnalités civiles et militaires regroupées au sein d'un Comité des Amis de Van Vollenhoven ( prix de 25 € franco de port).■

*Roland PRIAM*  
Ancien élève du Lycée 1938- 1944  
Ingénieur Général des Mines de la FOM e.r.  
6, avenue de Chastenaye  
92290 CHATENAY-MALABRY  
Tél. /fax 01 46 60 27 24  
Email : rolandpriam@wanadoo.fr

A . A . E . L . V . V .  
Siège social : 25, rue André Theuriet  
92340 BOURG la REINE